

On comprend rien au hip hop  
depuis 1977

# Le Dôlît

français

dossier

HIP HOP

LA RECTRICE DE L'UQAM CLAUQUE LA PORTE P. 5

LES MISÈRES DE LA LÉGION P. 13



On comprend rien au hip hop  
depuis 1977

# Le Dôlitt *français*

dossier

HIP HOP

LA RECTRICE DE L'UQÀM CLAQUE LA PORTE P. 5

LES MISÈRES DE LA LÉGION P. 13



LANCEMENT DU DERNIER LIVRE DE PHILIPPE SÉGUIN

# Le Québec à la française

par François Caron

Un grand nombre de personnalités étaient réunies ce lundi 31 janvier à la Bibliothèque nationale du Québec pour le lancement de *Plus français que moi tu meurs, France-Québec, des idées fausses à l'espérance partagée*, de Philippe Séguin.

L'ancien président de l'Assemblée nationale française et du RPR (principal parti de droite français), qui est par ailleurs chercheur à la chaire Téléglobe-Raoul

Dandurand à l'UQAM, y analyse avec la rare érudition de l'homme de lettres, de l'historien, et du politicien qu'il est, les relations entre ces deux «pays» qui ont «un passé

commun à assimiler et à assumer», «un combat francophone à mener» et «le défi de la mondialisation à relever», selon l'entrevue qu'il a accordée au *Délit français*.

«Je ne crois pas qu'il y ait un Français qui aime, respecte le Québec davantage que moi» a déclaré Philippe Séguin qui, à travers ce livre, a voulu tenter «d'apporter sa contribution en revenant sur les prétentions et les illusions réciproques» du Québec et

de la France, «sur les préjugés et les images d'Épinal (allusion humoristique à la ville française dont il est maire), parce que le Québec et la France doivent agir de concert.»

Vous retrouverez un compte-rendu complet de ce lancement, une critique de cet ouvrage ainsi que notre entretien avec Philippe Séguin dans notre prochaine édition. ☉



Philippe Séguin

## La jeunesse au sommet

Quatre représentants de groupes jeunesse débattaient, jeudi dernier, des objectifs à atteindre lors du prochain Sommet du Québec et de la jeunesse, au cours d'une conférence à l'Université Concordia. Si les représentants de groupes aussi divers que la FEUQ, la FTQ, Forces Jeunesse et le Regroupement québécois des coopérateurs et coopératrices du travail s'entendent généralement sur les objectifs à atteindre lors du prochain Sommet, c'est-à-dire l'amélioration de la condition des jeunes, la stratégie, elle, est loin de faire l'unanimité parmi les autres groupes. On se demande effectivement si la seule présence de certains groupes-clés à ce Sommet ne servira pas à légitimer d'autres coupures gouvernementales dans le futur. Selon Phil Ilijevski, de la Fédération canadienne des étudiantes et étudiants (FCEE), qui n'a pas été invité au débat, il est désormais temps «de se mobiliser et de manifester» à l'extérieur du Sommet. Cette stratégie est par ailleurs rejetée par le président de la FEUQ qui croit qu'il est préférable de continuer à négocier. Cependant, comme le précise Jacques Théorêt, de la FTQ, «nos attentes sont minimes». — Julien Laplante

## Journée d'action contre la pauvreté étudiante le 2 février

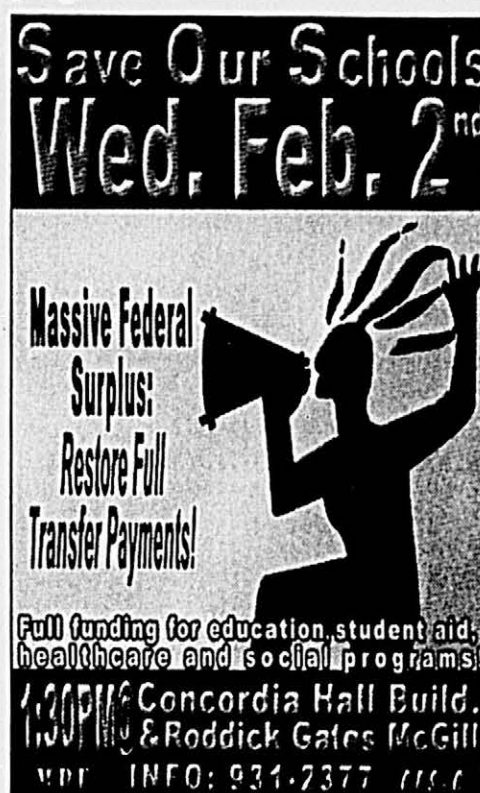
par Sonia Ziadé

Le 2 février prochain sera consacré Journée d'action par la Fédération canadienne des étudiantes et étudiants (FCEE). Cette journée s'inscrit dans le cadre de la campagne Action 2000, dont les principaux enjeux sont la réduction des frais de scolarité, le remplacement des prêts par des bourses et le rétablissement du financement des programmes sociaux.

Dans cette optique, la Fédération invite les étudiants à signer une pétition<sup>(1)</sup> afin de dénoncer «les coupures de financement et les hausses massives des frais de scolarité».

La Journée d'action sera ponctuée de divers événements, dont une manifestation étudiante dans les rues de Montréal, organisée de pair avec le Mouvement pour le droit à l'éducation (MDE).

Le départ se fera des Roddick Gates à 13h30, et cette fois-ci l'AEUM compte y prendre part conjointement avec le PGSS (étudiants des 2e et 3e cycles). Le McGill



Action Committee encourage fortement les étudiants de McGill à participer à ce rallye en distribuant des tracts fai-

sant état de la piètre qualité de nos bibliothèques, du manque de chargés de cours et de conférences, et de la surpopulation des salles de cours.

Par ailleurs, cette manifestation sera aussi l'occasion pour les McGillois de protester contre le contrat d'exclusivité avec Coke et contre le McGill College International.

Pour plus d'informations, consultez le site de la FCEE: [www.cfs-fcee.ca](http://www.cfs-fcee.ca), ou (514) 931-2377. ☉

(1) pétition disponible à <http://216.13.169.140/francais/action/access-doa.htm>



On ne prétend pas vous révéler la dernière magouille de nos politiciens (hélas!). On n'y raconte pas les exploits des Canadiens (car il n'y en a pas!). On n'y relate que l'essentiel de l'information. Venez nous lire à [www.delitfrancais.com](http://www.delitfrancais.com)

## L'Afrique au programme

«Avec le développement continu d'une économie globalisée et complexe, les diplômés universitaires, prochains leaders de la société, devront avoir une connaissance plus étendue des langues et cultures étrangères; les programmes universitaires devront s'adapter pour répondre à ces besoins.» Comme pour mettre en pratique ces paroles sages de Bernard Shapiro, principal de l'Université McGill, le Congrès Africaniste 2000 se tiendra du 4 au 6 février dans le bâtiment Leacock.

L'objectif de ce congrès est à la fois de discuter de la situation des études africanistes dans le monde universitaire en général et à McGill en particulier, et aussi d'étendre et de promouvoir l'étude des peuples d'origine africaine. On a en effet constaté que les programmes dans ce domaine à McGill avaient sans cesse été réduits au cours des dernières années, ce qui a poussé l'Africana Studies Committee à mettre en place un Plan de Développement, qui sera également étudié au cours de ce congrès. Bonne occasion de mettre en valeur une culture souvent négligée. — Véronique mistycki



# Éditorial Éditorial Tournera, tournera pas?

par jonathan arès

**L**e mois prochain, le ministre des Transports Guy Chevrette devrait déposer le livre vert qui définira les grandes lignes que le gouvernement adoptera en matière de transports lors des prochaines années. On devrait retrouver dans ce dossier des solutions aux problèmes de circulation à Montréal. Et peut-être même proposer le virage à droite autorisé aux feux rouges.

Pour une énième fois, toutes les solutions possibles sont examinées sous toutes leurs coutures: mise en place d'un train de banlieue entre Montréal et St-Hilaire, prolongement de l'autoroute 30, construction d'un pont semi-privé reliant la Rive-Sud à l'île de Montréal, aménagement d'un système de train léger sur l'estacade du pont Champlain, l'avenue du Parc et le boulevard Henri-Bourassa, prolongation du métro jusqu'au Cégep Édouard-Montpetit et permission de tourner à droite aux feux rouges. Selon les médias, le ministre Chevrette serait grandement favorable à cette dernière proposition.

Doit-on harmoniser davantage notre code routier avec les codes en vigueur dans le reste de l'Amérique du Nord, ou bien continuer à interdire ces virages comme en Europe?

Il est vrai qu'il y a un problème réel de circulation à Montréal, parce que la ville est construite sur une île, parce qu'on n'a pas construit de nouveaux ponts entre la Rive-Sud et Montréal depuis 1965, parce que les camions de marchandises ne peuvent pas contourner l'île, parce que Montréal perd des millions de dollars chaque année à cause de ses bouchons. Mais est-ce que la possibilité de tourner à droite sur un boulevard déjà congestionné lorsque le feu de circulation est rouge aiderait vraiment à alléger la circulation? Il est vrai qu'un automobiliste roulant, par exemple, sur Sherbrooke et qui veut se diriger sur une rue peu passante, comme McTavish, allégerait certes la circulation, mais n'y a-t-il pas autant de gens dans les rues que sur les trottoirs sur les grands axes routiers? Étant donné que le piéton est toujours supposé avoir la priorité, en pleine heure de pointe les automobilistes ne pour-

raient pas profiter de leur nouveau droit.

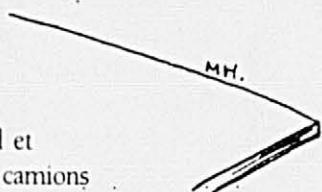
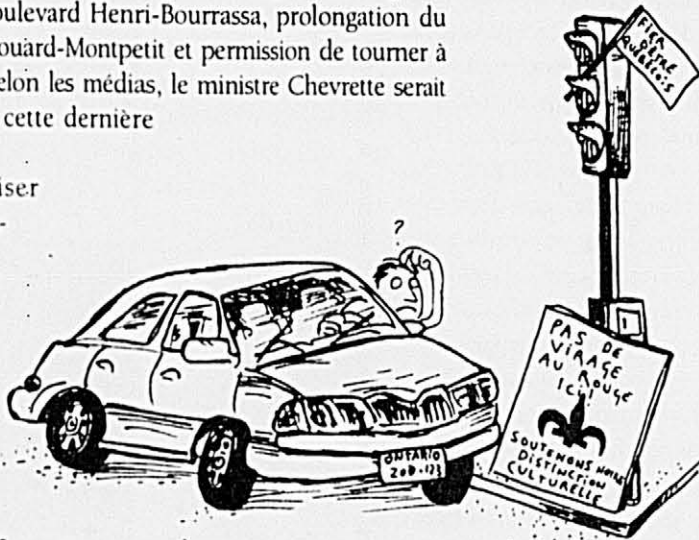
Bien sûr, tard le soir, les gens n'auraient plus à attendre que le feu soit vert pour tourner sur un boulevard désert. Mais il est reconnu que les voitures roulent beaucoup plus rapidement le soir... et encore plus rapidement sur les routes désertes. L'automobiliste impatient de tourner verrait-il l'auto roulant à vive allure sur la route qu'il a l'intention d'emprunter? Sûrement pas.

Il y aurait certes une période d'adaptation pendant laquelle il pourrait y avoir une augmentation des accidents routiers. C'est normal! La Fédération des policiers municipaux propose de minimiser ce problème en ajoutant de nouveaux panneaux de signalisation. Cependant, en ce temps de crise économique dans les domaines de la santé et de l'éducation, l'argent dépensé pour ces nouveaux panneaux pourrait sûrement servir à répondre à des besoins beaucoup plus criants. Et il y a déjà assez de signalisation sur les routes, il n'est pas nécessaire d'en rajouter davantage.

Il est vrai que le Québec est la seule province au Canada qui défend ces virages et ce, pour deux raisons principales: pour suivre davantage le modèle européen et parce que les conducteurs québécois sont reconnus pour avoir une attitude assez cavalière sur la route. Il faut souligner qu'en Europe, on ne permet pas le virage à droite aux feux rouges, non pas parce qu'on est plus sévère, mais probablement parce qu'il y a peu d'intersections à angle droit.

Le symbole du Québec comme région distincte des autres au Canada, voire en Amérique du Nord est très fort. Qui n'a jamais remarqué qu'au Québec, en raison de la langue française, nos panneaux routiers sont symboliques plutôt que textuels, et qu'il n'est pas permis de tourner à droite sur un feu rouge? Il est étrange de voir que le parti politique qui dit défendre notre spécificité culturelle veuille éliminer un de nos aspects distinctifs.

Dans un contexte de mondialisation, tout le monde doit faire ses efforts. On doit harmoniser les systèmes, autant routiers qu'économiques. Même les Britanniques ont adopté depuis le premier janvier le système métrique. Il est vrai que les pauvres Ontariens et Américains de passage au Québec risquent d'avoir de mauvaises surprises s'ils ne connaissent pas le code routier québécois... mais n'est-ce pas là un aspect exotique de notre belle province? ☺



## Le Délit français

Le Délit français est publié par la Société de publications du Daily. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ).

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.  
ISSN 1192-4608

Le Délit français

rédacteur en chef  
Julien Laplante  
direction@delitfrancais.com

chef de pupitre, nouvelles  
Isabelle Gagné  
nouvelles@delitfrancais.com

chef de pupitre, culture  
Julie Rouleau  
culture@delitfrancais.com

assistante à la rédaction  
Véronique Mistycki

coordonnateur de la mise en pages  
Jonathan Arès

coordonnateurs de la photographie  
Mélissa Martin  
Bartek Komorowski

coordonnateur des illustrations  
Michel Hellman

coordonnatrice de la correction  
Sophie Choquet-Girard

collaboration

François Caron  
Rémi Cueau  
David Ferland-McCollough  
Céline Furi  
Dan Israel  
Étienne Ladouceur  
Caroline Laroche  
Sylvain Larocque  
Aude Maltais-Landry  
Pierre-Alain Parfond  
François Pradella  
Philippine de t'Serclaes  
Perrine Vennetier  
Fon deVuono-Powell  
Axel Wintrebert  
Sonia Ziadé

Le McGill Daily

coordination à la rédaction  
Jason Chow

gérance  
Marian Schrier

assistance à la gérance  
Pierre Crowley

publicité  
Sasha Deschênes  
Boris Shedov

photocomposition et publicité  
Cameron Campbell

L'usage du masculin dans les pages du Délit français vise simplement à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire

www.delitfrancais.com

adresse électronique

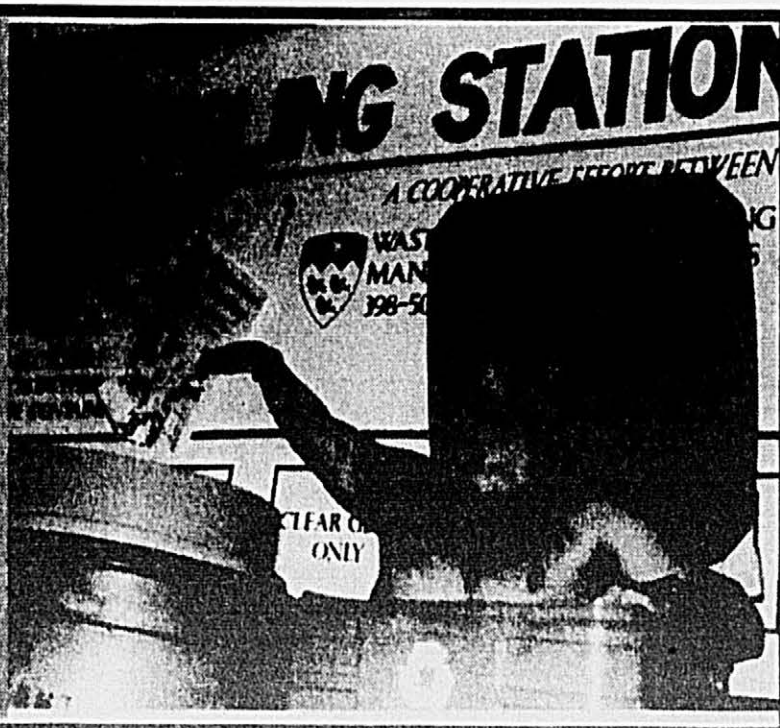
delit@moncourrier.com

3480 McTavish, bur. B-03  
Montréal, Québec, H3A 1X9  
Téléphone: (514) 398-6784  
Télécopieur: (514) 398-8318

PUBLICITÉ  
Téléphone: (514) 398-6790  
Télécopieur: (514) 398-8318

## SORTEZ DE VOTRE TROU !

Rejoignez le Délit :  
Réunion chaque mardi,  
17h30  
Shatner B-03





(découverte)

# Le cerveau qui entend

par François Pradella

**U**n étudiant de McGill, Pascal Belin, a vu ses recherches sur le cerveau publiées en première page du prestigieux magazine *Nature*. C'est qu'il a découvert que le cerveau distingue très clairement la voix humaine de tous les autres sons qui entrent dans l'oreille.

Le cerveau est l'organe du corps humain le plus mystérieux qui soit. Des milliers de scientifiques, des neurobiologistes aux mathématiciens en passant par les philosophes, se sont intéressés à cette « machine ». Certains veulent comprendre le mode de transmission de l'influx nerveux, d'autres veulent comprendre comment le cerveau stocke l'information, d'autres, enfin, se demandent où peut bien se cacher l'âme dans ce fouillis de neurones et de neurotransmetteurs.

Pascal Belin et son équipe voulaient, eux, comprendre comment le cerveau distingue la voix humaine de tous les autres sons. La tâche s'annonçait difficile. Cependant, l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (IRMf) leur a permis d'effectuer leurs expériences avec une machine très fiable.

L'objectif était d'identifier les régions du cerveau qui montrent une activité neuronale intense lorsqu'ils bombardent l'oreille avec des sons. Il s'agissait pour cela d'identifier quelles régions montrent une activité plus intense avec des voix humaines. « Avec l'indice d'oxygénation du sang que l'IRMf nous fournissait, on pouvait voir où, dans le cerveau, l'activité était la plus forte avec des stimuli humains », expliquait-il au *Délit français* la semaine dernière.

« Nous avons 14 sujets et nous leur faisons écouter des sons vocaux et non-vocaux. Ce que nous avons mis en évi-

ce, c'est qu'il y a une région dans le cerveau le long du supérieur temporal sulcus (STS) qui est beaucoup plus activée lorsque les sons qu'on présente sont humains », précise-t-il.

Content de ses résultats, M. Belin prévoit l'avenir de ses découvertes: « Il n'y a pas de retombées concrètes (actuellement) de mes recherches, mais dans un avenir plus ou moins rapproché, les systèmes de détection de la voix seront sans doute améliorés. » Actuellement, certains systèmes de reconnaissance de la parole sont très performants, comme ceux qu'utilise Bell Canada lorsqu'on appelle au 0 ou au 411 (où l'ordinateur ne fait que rechercher des syllabes des mots prononcés). Cependant, il reste beaucoup de chemin à faire en ce qui concerne la reconnaissance de certaines voix par ordinateurs: « Il suffit d'avoir chaud ou envie de pisser et voilà que la voix n'est plus exactement pareille. Cela a comme conséquence le fait qu'un ordinateur ne reconnaît pas la voix de son maître et la traite comme un inconnu. En ce moment, si je rentre chez moi et que je demande à mon ordinateur intelligent d'ouvrir les lumières, et si je n'ai pas exactement la même voix que celle programmée, alors mon ordinateur n'ouvrira pas les lumières. »

« Nous ne nous rendons pas compte avec quelle aise nous utilisons le cerveau pour décoder une voix humaine » dit-il, enthousiaste. La recherche en ce domaine ne fait que commencer, mais M. Belin croit que ces travaux seront la pierre angulaire qui va être exploitée dans les années futures: « Si je compare nos travaux avec ceux du domaine visuel, nous sommes dix années en retard. C'est pourquoi je dis que les années futures seront d'une importance capitale pour nos recherches. »

(politique)

# Think Big!

par Étienne Ladouceur

**U**n pas de plus vers une consolidation de la droite au Canada a été franchi cette fin de semaine, alors qu'un nouveau parti politique voyait le jour: l'Alliance réformatrice conservatrice canadienne. Ce nouveau nom a été choisi afin de rallier les membres des actuels partis réformiste et progressiste-conservateur, remplaçant du coup le nom provisoire donné au parti, soit l'Alternative unie.

Lors d'un vote de confiance, 75 p. cent des délégués du Parti réformiste se sont rangés derrière leur chef Preston Manning. Des rumeurs planaient depuis quelques temps à propos du mécontentement de certains membres du parti envers leur chef et son projet de réunification des forces politiques de droite au Canada. En réaffirmant le leadership de leur chef, les militants réformistes lui ont également confié le mandat de mener à bien le projet de fusion de son parti avec la nouvelle Alliance.



Le but ultime de la création du nouveau parti est d'éviter la division du vote de droite qui a souvent permis, lors d'élections antérieures, à un tiers parti de remporter la victoire. Le nouveau parti mise toujours sur un conservatisme basé sur les valeurs familiales tout en assouplissant plusieurs aspects de sa ligne de pensée. Ces changements apportés à la plate-forme politique sont effectués dans le but d'attirer le plus de Conservateurs possible. Notamment, l'Alliance ne compte pas s'opposer au bilinguisme officiel comme le faisait le parti réformiste.

L'Alliance canadienne désire attirer les électeurs ontariens en reprenant certains thèmes chers aux Conservateurs de Mike Harris. Dans cette veine, les délégués ont endossé l'idée d'un taux d'imposition unique de 17 p. cent au Canada. À l'opposé du système d'impôts progressifs que nous avons actuellement, cette politique permettrait selon l'Alliance un traitement fiscal égal pour tous les citoyens et un système beaucoup plus facile à gérer pour le gouvernement.

Toutefois, plusieurs aspects du programme électoral restent à régler avant le déclenchement de la prochaine bataille électorale fédérale. Plusieurs membres de l'actuel Parti progressiste-conservateur, dont le chef Joe Clark, sont toujours farouchement opposés à une union des forces de droite. De plus, certains « Tories » ontariens qui ont joint les rangs de l'Alternative canadienne croient que l'actuel chef de l'opposition officielle ne peut réussir en Ontario. Ils réclament donc du sang neuf à la tête du parti.

Si une certaine confusion règne toujours quant à la forme que prendra cette nouvelle alternative, il reste qu'une opposition moins décousue aux Libéraux de Jean Chrétien est en train de se concrétiser. L'Alliance réformatrice conservatrice canadienne se promet de minimiser la division du vote fédéraliste de droite.

(conférence)

# Le fédéralisme canadien: un modèle pour le reste du monde

par Sonia Ziadé

**C'**est dans le cadre des conférences annuelles James R. Mallory d'études canadiennes que Peter G. White, membre du comité directeur pour la convention de l'Alternative unie, s'est présenté à McGill le 26 janvier dernier.

Lui-même ancien étudiant de M. Mallory (présent à la conférence), homme d'affaires renommé (une grande partie de la conférence a simplement consisté en l'énumération de ses nombreux postes) et ancien Conservateur, M. White a prononcé son discours devant une soixantaine de personnes.

Étant donné le titre de la conférence: « Retrouver sa foi de fédéraliste canadien et sauver le monde... » et

connaissant l'objectif principal de l'Alternative unie, soit de « promouvoir une alternative sérieuse au parti Libéral du Canada », on aurait pu s'attendre à une liste des projets du nouveau parti. M. White s'est plutôt contenté de présenter sa propre conception du fédéralisme, sans jamais faire allusion à l'Alternative unie.



Peter G. White

Son argumentation reposait sur le fait que la définition du fédéralisme se base généralement sur une définition territoriale du terme. Néanmoins, il affirme qu'il existerait une alternative à cette compréhension du concept dans laquelle le Canada vit depuis des années sans le savoir, c'est à dire une connexion entre le fédéralisme et la politique identitaire.

L'homme d'affaires et politicien croit plus précisément en la pratique de réclamer et d'attribuer des droits politiques sur la base de caractéristiques qui ne sont pas partagées par la population entière d'une même juridiction territoriale. Cette pratique est selon lui souvent la seule façon d'atteindre l'égalité de traitements. Les citoyens d'un même pays auraient eux-même le loisir de choisir à qui ils veulent payer leurs taxes, dans laquelle des deux langues officielles ils veulent étudier, etc. À ce niveau, M. White est conscient que son projet est très idéaliste.

Le titre de la conférence n'était pas révélateur de son contenu. Gageons que Peter G. White ne redonnera pas aux Canadiens leur foi de fédéralistes, et encore moins les moyens de sauver le monde.

La prochaine conférence de l'Institut d'études canadiennes sera présentée en français le jeudi 3 février prochain et s'intitulera: « Penser le Québec (dans le paysage canadien) ». L'institut prévoit également recevoir l'ancien premier ministre du Nouveau-Brunswick, Frank McKenna, au courant du mois de mars.



DÉMISSION DE PAULE LEDUC

(universités)

# La rectrice de l'UQÀM tourne les talons

par isabelle gagné

**L**a démission de la rectrice de l'UQÀM, Paule Leduc, mardi dernier, n'a surpris personne. Son départ prématuré, qu'elle explique par le manque d'appui, «en particulier du corps professoral», et la situation économique défavorable dans laquelle est plongée l'UQÀM, était en fait revendiqué depuis plusieurs mois.

Sa démission était remise le jour même où, par 8 voix contre 5, le Conseil d'administration décidait d'imposer des coupes additionnelles de 2,5 millions d'ici la fin mai, portant le déficit annuel à 19,5 millions de dollars plutôt qu'à 22. Elle

survient aussi alors que le ministre de l'Éducation François Legault s'apprête à dévoiler le contenu de sa politique des universités, attendue prochainement: «Si c'est un signal supplémentaire pour que le gouvernement comprenne l'urgence de la situation...».

La «situation», c'est que l'UQÀM reçoit 75 p. cent des ressources octroyées aux autres institutions accueillant un nombre équivalent d'étudiants, selon un communiqué de presse qui se veut alarmant: «ou bien elle [l'UQÀM] reçoit les sommes nécessaires pour assurer son développement et la communauté universitaire revoit en profondeur ses modes de fonctionnement et d'organisation de l'enseignement, ou bien elle périclité immédiatement».

## Opposition interne

La vague de négociations entre universités et compagnies de boissons gazeuses, qui a été vivement dénoncée par étudiants et professeurs, en plus d'être hautement médiatisée, a ébranlé la rectrice, elle ne s'en cache pas. L'opposition interne manifestée dans ce dossier a mené à l'annulation, le 12 janvier, d'un contrat d'exclusivité qui liait l'Université à Coca-Cola pour dix ans, et qui aurait rapporté 6 millions de dollars en profits nets à l'Université.

Dans un communiqué de presse au ton un peu amer, Josette Guimont, directrice du Service de l'information et des relations publiques de l'UQÀM, indiquait que «l'importance de mettre un terme à un débat jugé «périphérique» nuisant au fonctionnement harmonieux de l'Université l'a toutefois emporté sur les avantages nombreux qu'auraient pu en tirer les étudiants et les associations étudiantes».

Ainsi, les compressions budgétaires et le sous-financement de l'UQÀM, que Paule Leduc n'a cessé de dénoncer depuis le début de son mandat, n'étaient que la pointe de l'iceberg. À la base, «un certain blocage interne pour des changements nécessaires» rendait la situation «à la limite de l'acceptable». Or, plus les mois passaient et moins la base de l'iceberg était camouflée...

L'intervention de policiers lors d'une manifestation organisée par des étudiants et professeurs de l'UQÀM pour protester contre la privatisation à petites gouttes de l'Université, notamment dans le dossier Coca-Cola, devait être le catalyseur de toute l'affaire. Dans la confusion, les policiers arrêtaient une poignée d'étudiants tandis que l'administration fermait les portes de l'institution aux étudiants tentant de s'y réfugier.

C'était jeter l'UQÀM aux tigres. Trois professeurs de sociologie demandent alors ouvertement la démission de la rectrice par le biais d'une lettre publiée dans les médias. L'un d'eux, Michel Freitag, ne se gêne pas pour décrire l'intervention policière, mais surtout la fermeture des portes, comme étant «inacceptable». «La personne qui représente l'Université (...) a la responsabilité première de ne pas livrer à la police les membres de l'Université comme elle l'a fait», explique-t-il.

Son collègue, Jean-Guy Lacroix, lui aussi professeur de

sociologie et co-signataire de ladite lettre, entérine: la fermeture des portes était «intolérable». La réplique de l'Université, qui est venue par le biais de la vice-rectrice, oubliait selon lui «de dire que tous les corps [s'y opposaient aussi], à l'exception du syndicat des cadres, qui ne regroupe qu'une petite centaine de membres».

Roland Côté, président du syndicat des employés de l'UQÀM, qui regroupe quelque 2500 membres, suggère que «la rectrice a démissionné» dans un quasi complot.

## «Elle a l'oreille du ministre!»

La convention collective, échue depuis juin 1999, représente aussi un terrain litigieux, un terrain où le successeur de Paule Leduc pourrait s'enliser à son tour. La rectrice insiste sur le fait que les professeurs de l'UQÀM profitent de conditions des plus favorables, comparativement à celles offertes par les autres universités, notamment au niveau des congés sabbatiques, des dégrèvements et de la charge moyenne de cours.

«Elle ment effrontément, comme sur plusieurs autres dossiers!», s'indigne Jean-Guy Lacroix. «Avec son salaire de 120 000 dollars et son équipe, elle est mal placée pour s'attaquer à la charge de travail et aux sabbatiques...», croit-il.

Il rappelle que Mme Leduc aurait l'oreille de François Legault, en plus d'être une familière du premier Ministre Bouchard. Il craint même que la démission soit «un coup monté pour nuire à la convention collective».

Paule Leduc s'est en effet plaint, cette semaine, de l'intransigeance des professeurs et autres employés, insistant sur leurs conditions favorables, mettant ainsi les négociations entre professeurs et administration sous la lumière des médias. Jean-Guy Lacroix craint que le gouvernement péquiste («Remarque que je ne suis pas libéral», glisse-t-il) et l'administration aient monté tout ça pour en profiter pour mettre l'Université sous tutelle: «Si l'imbécilité avait une fin, on ne la trouverait pas ici»...

## La vie après Leduc

La rectrice qui «ne savait pas ce que c'était une université», selon les mots du professeur Freitag, laisse une UQÀM à la croisée des chemins, une convention collective à signer et un déficit imposant. «L'UQÀM est un bateau qui prend l'eau et ne garde plus le cap», croit Roland Côté.

«La machine à rumeur est ébranlée», dit Jean-Guy Lacroix, mais il semble qu'aucune candidature n'ait encore été posée quant à sa succession.

Maxime Venne, étudiant en sociologie, fait partie du groupe d'étudiants qui a été appréhendé par les policiers en novembre dernier, et est toujours en attente de son procès. «Tout ce que je peux souhaiter, c'est que le prochain recteur ne croie pas qu'il a tous les pouvoirs», dit-il.

Paule Leduc a fait savoir dans sa lettre de démission qu'elle acceptait de rester en poste jusqu'à une nouvelle nomination ou, au plus tard, jusqu'au 1er septembre 2000. Son mandat devait prendre fin en mai 2001. ☉

## Délits mineurs et autres délits

### Flegme britannique

Une souris, qu'on a d'abord prise pour un rat, a fait perdre leur calme aux honorables membres des Communes anglaises, mardi dernier. Les députés travaillistes, à quatre pattes, ont fait la chasse à la souris, tandis que le très digne président de la séance appelait au calme. Comme l'opposition a toujours le dernier mot, c'est un Conservateur qui a proposé: «Cela ne signifie-t-il pas que le gouvernement ne devrait pas laisser la vermine gagner cette honorable assemblée?»

- isabelle gagné

### «Move your body»

Si l'on en croit la dernière pub de Subway, il faut monter plus de 2 500 marches pour éliminer 34 grammes de gras. Ça nous fait tout de même 21 montées au sixième étage de MacLennan. Et pour la pesante poutine de la cafétéria du Shatner, la Place Ville-Marie?

- françois caron

### Pétrolièrement correct

Après sa mise en cause dans l'affaire de la MNEF, Dominique Strauss-Kahn a été mis en examen dans l'affaire Elf. Le groupe pétrolier aurait payé le salaire de la secrétaire de l'ancien ministre de l'Économie français. Se pose alors la question de savoir qui aura droit à la célèbre «pipe de la stagiaire»: le P-dg d'Elf ou le mari d'Anne Sinclair?

- f.c.

### Bourrage papier

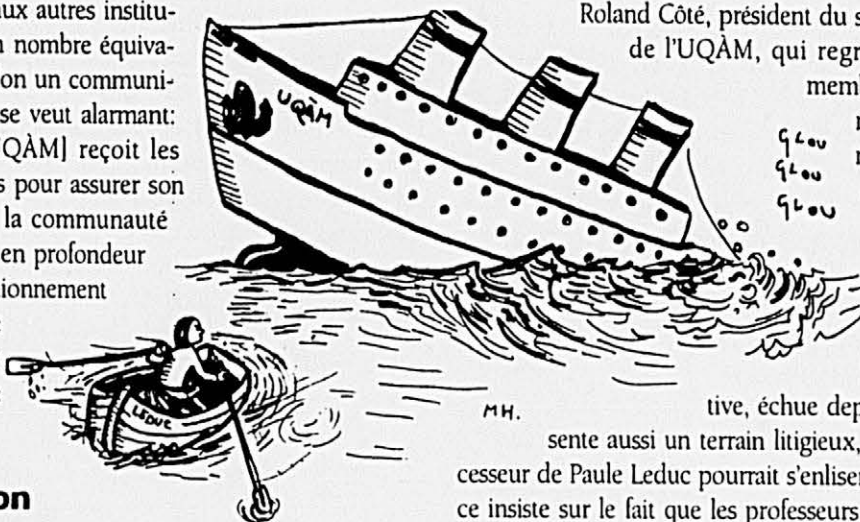
La bibliothèque MacLennan a déjà changé deux fois d'imprimante réseau depuis septembre. Et ça ne marche toujours pas! Bien sûr si vous avez le malheur de vouloir imprimer quelque chose en fin de semaine, les gardiens vous répondront aimablement de repasser le lundi. Mais nul doute qu'avec le contrat de Coca Cola, McGill pourra déboucher Bill Gates pour réparer son parc informatique.

- f.c.

### Fils à papa

Vu à l'arrière d'une voiture stationnée devant le Arts: «Proud parents of a John Rennie High Honour Student». C'est pour déguster le Honour Student en question de piquer la bagnole le samedi soir quand il va draguer?

- aude maltais ☉



Paule Leduc



DROITS DE L'HOMME: FENÊTRES SUR LE MONDE

# Au pays de l'or noir

par aude maltais

**P**arler de la guerre du Golfe de «1990-91», c'est cultiver un mythe: non seulement les affrontements entre troupes alliées et irakiennes n'ont jamais cessé depuis 1990, mais le pays, qui survit tant bien que mal malgré l'embargo qu'on lui impose depuis dix ans, n'a jamais pu se relever de la guerre et, faute de moyens et d'infrastructures adéquates, il se détruit par l'intérieur à un rythme effarant. Compte rendu d'une descente aux enfers (américains) et de la décrépitude qui s'en suivit.

Saddam Hussein est aux commandes de l'Irak depuis déjà dix ans quand, le 2 août 1990, à peine sorti d'une guerre de sept ans avec l'Iran, il décide tout bonnement d'annexer le Koweït et ses nombreux puits de pétrole, violant ainsi la souveraineté du pays et les conventions des Nations Unies. C'était sans compter la réplique américaine et occidentale, et à l'annexion succéda presque aussitôt une offensive aérienne et terrestre menée par une coalition de 26 pays. Les attaques conduisirent à l'évacuation du Koweït et à un cessez-le-feu au printemps 1991.

Parallèlement, un embargo fut voté par le Conseil de sécurité de l'ONU pour exiger le retrait du Koweït. Cet embargo, défini dans la résolution 661, comprenait des sanctions économiques très larges: embargo sur les biens en provenance de l'Irak (et du Koweït annexe) et sur toutes les marchandises vers ce territoire, et le gel des fonds irakiens. L'élection d'un Comité des sanctions, chargé de surveiller le respect de l'embargo, ainsi que la décision, quelques mois plus tard, d'imposer un blocus applicable à tous les moyens de transport (à ce sujet, l'aéroport de Bagdad est toujours fermé), faisaient aussi partie des moyens de pression contre Hussein qui devaient être levés une fois la situation rétablie.

## Destruction par l'usure

Or, même après le cessez-le-feu du printemps 1991, les sanctions ne sont jamais levées, car l'ONU poursuit maintenant de nouveaux objectifs, dont le principal est le désarmement de l'Irak. Objectif louable s'il en est, mais qui va mener à la destruction du pays par l'usure. La résolution 687 des Nations Unies, adoptée un mois après la fin des hostilités avec le Koweït (et acceptée par l'Irak), aboutit à la création de l'UNSCOM, un comité qui a le mandat d'inspecter des sites irakiens pour déterminer les capacités du pays en armes biologiques, chimiques et en missiles, et de détruire toutes ces armes. Cette guerre contre le potentiel militaire irakien s'est amplifiée depuis l'opération «Renard du désert», en décembre 1998, alors que Bill Clinton lançait, pour détourner l'attention du «Monicagate» diront les mauvaises langues, une campagne aérienne contre Bagdad, en permettant cette fois aux pilotes alliés d'élargir leur cible à «tout ce qui paraît être une menace» et non plus à ce qui est exclusivement lié au réseau de défense aérienne de l'Irak.

En quatre jours de bombardements du «Renard du désert», on a tiré plus de missiles que durant les quelques mois de la «vraie» guerre du Golfe de 1990-91, et pas toujours sur des zones militaires, ce qui a contribué à une accélération de la destruction du pays. Le potentiel électrique du pays étant très concentré autour de la capitale, les attaques aériennes ont grandement touché l'approvisionnement de la population civile en électricité, en eau potable, ainsi que les infrastructures des réseaux de santé et d'éducation. De par leur durée et leur étendue inégales, les sanctions économiques visant à faire plier le dictateur sont maintenant en train de tuer tout son peuple. Malgré le plan «pétrole contre nourriture», établi en avril 1995 pour permettre à l'Irak de vendre une quantité limitée de pétrole à l'étranger, les biens de l'extérieur continuent d'entrer au compte-gouttes. Il faut dire que les fonds générés par la vente de pétrole sont bloqués à New York jusqu'à ce que le Comité des sanctions ait

approuvé à l'unanimité leur utilisation, et que, si une partie de cet argent sert effectivement à racheter de la nourriture, des médicaments et du matériel pour les populations civiles, une autre est utilisée par l'ONU pour rembourser les dépenses militaires et humanitaires encourues lors de la guerre du Golfe.

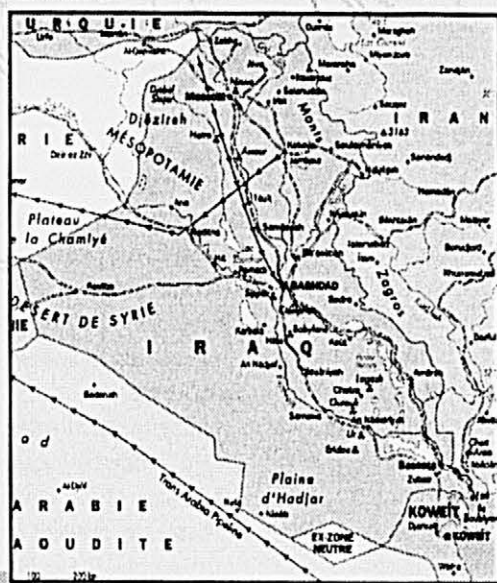
## Embargo meurtrier

Car on meurt dans l'Irak de l'embargo. La mortalité infantile chez les moins de cinq ans a plus que doublé en dix ans, passant de 56 p. mille entre 1984 et 1989 (alors que le pays était en guerre contre l'Iran) à 131 p. mille entre 1994 et 1999. En clair, 4500 enfants irakiens de moins de cinq ans meurent chaque mois des conséquences directes de l'embargo. Le rapport de «Human Rights Watch» de janvier 2000 fait état d'un cruel manque d'eau potable, et du fait que tous les enfants, à peu d'exceptions près, souffrent de malnutrition. Même son de cloche du côté de la délégation d'observation humanitaire à laquelle participaient Pierre Foglia et le député fédéral du NPD, Svend Robinson: toutes les infrastructures sociales sont détruites, il manque de tout, médicaments et nourriture, les maisons tombent en ruine et les gens perdent espoir. Depuis le 5 août 1990, les alliés ont perdu 466 hommes en Irak, alors que les morts civils et militaires se comptent en centaines de milliers du côté irakien.

Refusant les salaires indécents qui sont devenus la norme, bon nombre de professionnels qui en avaient les moyens ont quitté le pays, et ceux qui restent ont souvent été forcés d'accepter des emplois inférieurs à leurs qualifications. L'isolement intellectuel dans laquelle est plongée le pays depuis dix ans laisse présager un retour difficile à la vie normale lorsque l'embargo se lèvera sur un pays en décrépitude et privé d'une partie de son élite.

Bien sûr, Saddam Hussein n'est pas non plus un exemple de bonté et, du génocide de la population kurde en 1988 à la construction de palais somptueux pour son gouvernement, ses actions confirment sa responsabilité dans l'aggravation de la crise humanitaire et, par le fait même, l'impression de cercle vicieux qui subsiste du fait que chaque faux mouvement de sa part se traduit automatiquement en un durcissement des sanctions et de l'acharnement des États-Unis à l'écraser. La résolution 1284, adoptée en décembre 1999 par le Conseil de Sécurité malgré l'abstention de trois des cinq membres permanents (France, Chine et Russie), autorise la suspension (renouvelable tous les 120 jours) des sanctions, en échange du contrôle de l'armement irakien par une nouvelle commission de l'ONU, l'Unmovic. L'Irak, comme il fallait s'y attendre, a rejeté cette résolution. De nombreux pays souhaitent la levée de l'embargo mais ils se frappent immanquablement au veto des États-Unis. Mais l'embargo n'a plus sa raison d'être et, si la dictature mérite effectivement d'être dénoncée, les intérêts politiques et économiques des puissances alliées dans la région de l'or noir ne justifient pas la destruction orchestrée de toute une population civile qui meurt à petit feu. ○

Le dossier Droits de l'homme: fenêtres sur le monde vous revient toutes les deux semaines, et ce jusqu'à la fin de la session. Le 15 février, Véronique Mistycki fait le point sur les conséquences de la décolonisation en Afrique.



# French cancan

## Chères pissotières...

par caroline laroche

Fraîchement débarquée en terre parisienne, ma première préoccupation - comme celle de la plupart des passagers - fut de soulager ma vessie durement éprouvée par les six heures de vol. Perchée sur le trône universel, je ne me doutais pas le moins du monde que j'allais bientôt subir un choc culturel éprouvant. En tirant la chaîne, je fus submergée par un terrible mal du pays. Et ce n'était que le début...

Schrrrrrollgh... voici approximativement le bruit agressant qu'émet une toilette française lorsqu'elle envoie son contenu faire un merveilleux voyage à destination de la Seine. Nulle trace du gentil tourbillon des toilettes québécoises, qui permet à nos «rejetons» d'amorcer en douceur une croisière vers le Saint-Laurent. Ce bruit si familier, presque rassurant, éveille dans notre subconscient une panoplie de souvenirs lointains. Il évoque la fierté et le sourire de maman lorsque, étant enfants, nous avions enfin délaissé le «pot» pour la «toilette des grands». Il rappelle ces longues minutes passées en file dans les salles de bains d'un bar montréalais achalandé, quand chaque toilette «flushée» est un pas de plus vers le déversement soulageant de notre énième consommation alcoolisée. Cependant, les toilettes parisiennes, avec leur glouglou insignifiant, ne manquaient pas de me faire frissonner nostalgiquement.

Pour le Québécois à Paris, la balade à pied dans les rues de la Ville Lumière est aussi impérative que la partie de bingo du Québécois en Floride. Après une bonne marche et trois bouteilles d'eau, un besoin très naturel se fit sentir. Commença alors la recherche désespérée d'un endroit pour se libérer du fluide inopportun. Car pour avoir l'insigne honneur d'utiliser les toilettes d'un restaurant/café, encore faut-il daigner y consommer quelque chose. Le coût élevé de l'eau parisienne - dû à un processus compliqué de traitement et d'acheminement de l'eau - réussit à donner des crocs au gérant de restaurant le plus placide. À maintes reprises, je tentai frauduleusement de m'introduire dans les toilettes, pour me voir appréhendée prestement par un employé outragé. Quand j'y parvins finalement, en me faufilant entre les clients d'un café miteux, je fus frappée par l'horreur: c'étaient des toilettes turques!

La toilette turque est en quelque sorte la version évoluée du buisson où l'on s'arrête pour uriner sur le bord du chemin. Un trou, deux promontoires anti-dérapiants pour poser les pieds, et débrouillez-vous avec le reste! Quand la besogne est faite, on tire la poignée et tout se fait arroser. Gare aux pieds mouillés! Il est certain que j'aurais pu également utiliser l'une des nombreuses toilettes payantes plantées élégamment sur les terre-pleins des boulevards. Pour deux francs - environ 40 cents - , le client bénéficie d'une luxueuse pipi-room métallisée, qui vient tout juste d'être lavée à fond. Effectivement, un puissant système de jets d'eau s'active entre chaque utilisation, dès que la porte se referme. Ceux qui voudraient bénéficier d'un 2 pour 1 doivent donc prier un compagnon très fiable de retenir la porte, ou faire gaffe à la douche froide... Et tout comme son cousin le téléphone public, la vespasienne moderne est dotée de la capacité de «bouffer» l'argent des honnêtes gens - ce qu'elle m'a gracieusement démontré en avalant mes deux francs. À quand les cartes à puce pour W.C.?

Bien entendu, les toilettes publiques ne sont pas toutes automatisées et plusieurs - notamment dans les centres d'achats - nécessitent encore l'emploi d'un préposé. Une occasion supplémentaire pour le Québécois ignorant de passer pour un escroc malhonnête, lorsqu'il dépasse le préposé en question sans extirper un franc du fond de sa poche. À certains endroits même, le fait de payer le préposé permet d'obtenir quelques précieux morceaux de papier-cul, sinon introuvables.

Bref, subvenir à un besoin des plus naturels s'avérait, dans l'univers hostile des toilettes parisiennes, une épreuve plutôt traumatisante et coûteuse. De mon indignation initiale subsista une légère exaspération, car il est difficile de se débarrasser de l'habitude québécoise de considérer l'eau - et surtout l'eau des toilettes - comme une denrée plus qu'abondante. Enfin, j'aurais tout de même apprécié que mon guide de voyage Michelin m'informe mieux sur les moeurs sanitaires de nos cousins. ○





# UNE COURTE HISTOIRE DU HIP HOP

par fon devuono-powell et 53v1n

**P**endant les années soixante-dix, une révolution culturelle a eu lieu dans le Bronx-sud. Entre quatre médias d'expression, le hip hop est né. Aux clubs et fêtes, les DJs ont commencé de la musique pour tout le monde en ajoutant leur propre saveur à la musique pour faire du scratch; les DJs étaient aidés par les maîtres de cérémonie; sur les rues, des personnes ont commencé à danser sur un type de danse unique; sur les murs du quartier, les graffeurs ont signé leur nom. Les quatre éléments donnèrent aux gens dans un des quartiers les plus pauvres de New York un moyen de se sentir heureux. Même si chaque élément fut différent, chacun aida la création de cette culture.

## Le DJing

Lors du seizième anniversaire de sa soeur, Kool Herc a trouvé comment jouer un disque sans interruption avec deux tables tournantes et un mixeur en répétant les breaks (la partie des chansons de cette époque qui contient des rythmes est très funky lorsque jouée au tambour). Peu après, les DJs commencèrent à mixer pour avoir des transitions complètement lisses d'une chanson à l'autre et ils ajoutèrent des petits bruits de rayures pour avoir un son comme un tambour. Ce son (découvert par Grand Wizard Theodore) fut presque comme un autre instrument dans la chanson. Les chansons comme Rockit de Herbie Hancock illustrent bien cette technique avec les *scratches* de Grand Mixer DST. Les DJs formèrent des crews comme les Herculoïds (avec Kool Herc) et plus tard des crews plus avancés commencèrent à utiliser les tables tournantes comme un instrument. Les explorateurs du *scratch* et du *beat-juggle* comme Grand Wizard Theodore et Grand Master Flash aidèrent les explorations des DJs comme DJ Flare (qui a découvert le *flare* - un type de *scratch*), DJ Cash Money, Steve D., et DJ Jazzy Jeff. Une renaissance eut lieu dans les années quatre-vingt-dix avec des crews célèbres comme Invizbl Skratch Picklz, les X-Men, les Beat-Junkies et les Scratch Perverts.

## Les MCs

Les DJs étaient populaires, mais comme leur tâche devint de plus en plus difficile, il était impossible de les annoncer. Alors, les maîtres de cérémonie ont pris ce travail. La plupart des DJs avaient un MC qui annonçait leur nom et essayaient de faire danser la foule. De la tradition des chansons jazz et de poésie, il

combinèrent des éléments du «scat» (zbbzbz) et le firent rimer avec le rythme. Une fois de plus, des crews se formèrent. Les grands crews comme Afrika Bambaata and the Soulsonic Force engageaient combat (pacifique, on s'entend) avec d'autres crews comme Cold Crush Brothers ou Fantastic Freaks ou Grand Master Flash and the Furious Five. Plus tard, les MCs devinrent plus subtils et continuèrent à se défier. Les membres des crews qui ne pouvaient pas s'acheter des tables tournantes commencèrent à faire de la musique avec leur bouche, appelée le *beat-box* humain. Dans les années quatre-vingts, les médias remarquèrent ce phénomène. Une transformation eut lieu, et certains MCs furent placés au-dessus des autres acteurs hip hop. Alors, effectivement, ils prirent le haut du pavé de la culture hip hop. Beaucoup de faux MCs devinrent populaires et les auditeurs devinrent paresseux. Avec l'argent comme but ultime, la commercialisation créa une incompréhension du hip hop. Néanmoins, les vrais MCs comme Del restèrent authentiques, en gardant leur style et leurs rimes à un niveau trop élevés qu'on peut voir aujourd'hui avec des crews comme Company Flow (américain), TTC (français), ou les Swollen Members (canadien). Les *beat-box* humains existent encore aussi. Il y a Killa Kella (britannique), Razhel (américain), Lateef (canadien) et plusieurs autres.

## Les graffitis

Bien que les graffitis existent depuis plusieurs années, dans le hip hop, les graffitis apparurent à la fin des années soixante. À cette époque-là un jeune New Yorkais appelé Demetrius Taki, habitant la 183e rue, commença à écrire Taki 183. Il y eut d'autres graffi-

teurs avant lui, comme Julio 204 ou Top Cat (de Philadelphie), mais il est un des premiers à se faire connaître. Avec son travail comme un messenger, il alla autour de la ville peindre son tag.



Oeuvre du Montréalais Stak de JKR

En plus, il fit son tag sur les murs de métro. Bientôt, tout le monde participa. Des MCs comme Fab Five Freddy, B-boys comme Mr. Wiggles (à ce moment là sous le nom de Stevie Steve) et des DJs comme Kevie Kev Rockwell créèrent des tags avec peinture en aérosol et des marqueurs. Dans les métros, des gens firent des oeuvres plus grandes, appelées *pièces*, (de l'anglais *masterpiece*), alors il fut nécessaire de changer le style des lettres. En 1972, Super Kool 223 créa des lettres arrondies, les *bubble letters*. Les graffeurs comme les b-boys ou autres personnes du hip hop formèrent ensuite des crews comme les Ex-vandals ou Wanted. Les crews collaboraient sur les pièces, et souvent les graffeurs incluaient le nom de leur crew avec leur tag. Les pièces devinrent de plus en plus grandes et des graffeurs commencèrent à utiliser des wagons complets. Avec la diversification des styles, créativité et originalité devinrent très valorisées. En 1975, les «galeries» de Soho commencèrent à exposer des oeuvres de cet art. Vers la fin des années soixante-dix, les graffi-

teurs les plus connus étaient Dondi, Phase II, Quasar, Futura 2000, Lady Pink, Lee, Zephyr et Skeme. Pendant les années suivantes, les lettres continuèrent à progresser avec des pièces *wild style*, des lettres en trois dimensions et des *burners*. On peut voir l'influence des graffitis sur le sens esthétique du hip hop et maintenant, il y a des belles pièces, tags, et *bombs* autour du monde.

## Les B-Boys et B-Girls

Avec la sortie de la chanson «Get on the Good Foot» par James Brown, les jeunes du Bronx-sud ont introduit un style qu'ils ont

dans les autres aspects de la culture: le mcing, le DJing et les graffitis. Cette explosion de culture fut documentée par le réseau américain PBS dans le film *Style Wars* qui fut montré partout aux États-Unis. Sur l'autre côte du continent, en Californie, des danseurs comme Electric Boogaloos et les Don Campbelllock créèrent des danses appelées *popping* et *locking*. Bientôt, un échange entre les deux côtes eut lieu. Les danseurs de l'est avaient déjà vu les danses de l'ouest à la télé et ils avaient déjà commencé à les pratiquer à un niveau élémentaire. Avec l'échange, les danseurs de l'ouest apprirent le *breaking* (pas vraiment le Brooklyn rock qui, même aujourd'hui, est plus pratiqué sur la côte est) et les danseurs de l'est apprirent mieux le *popping* et le *locking*. Les styles se mélangèrent jusqu'à un certain point, mais des grandes différences persistent. Grâce à ça il existe sur les deux côtes des bons *lockers*, *poppers* et *breakers*.

Le terme «hip hop» comprend au moins quatre éléments ou disciplines: le B-Boying, le DJing ou *turntablism*, les graffitis, le MCing, ainsi que l'élément «perdu», le *beat-box* humain. Quand on aime vraiment le hip hop, on connaît l'histoire de la culture et l'existence de ces éléments. La musique hip hop n'est pas seulement composée du rap. Il y a l'electro funk, les breakbeats et la musique des tables tournantes. Pour voir le mélange et la proximité de ces éléments, il faut observer le hip hop en direct: on peut voir les graffitis dans la rue; on peut voir les b-boys et b-girls dans les clubs et ciphers (cercle des b-boys et b-girls ou des MCs); et on peut écouter les MCs et DJs dans les magasins. Mais ces éléments sont souvent trouvés proches les uns des autres. Il existe dans la culture un vrai sens de l'amitié aussi longtemps que les personnes se respectent. La violence, l'argent, les drogues... toutes ces choses qu'on voit à la télé ne sont pas les vrais éléments de cette culture. Même s'il y a des compétitions, comme le MC montréalais, Revolution a dit pendant le championnat canadien de ITF «dans le hip hop, tout est paix et amour.» ☺

appelé «rocking» ou même «breaking» (après les breaks des chansons). Dans le Bronx, les danseurs développèrent un style qui ressemblait à la Capoeira. En même temps, à Brooklyn les danseurs créèrent un style de danse qui s'appelle «Brooklyn Rock» et qui rassemble à une lutte influencée par les arts martiaux. Les danseurs du Bronx prirent un peu de ce style pour créer l'*uprock* (du break: quand on dit Brooklyn *uprock*, ça veut dire Brooklyn rock). Kool Herc utilisèrent le terme «B-Boy» ou «B-Girl» pour parler de ces danseurs. Un consensus n'existe pas, mais la plupart des gens disent que le B désigne «Break» en référence aux danseurs qui aimaient danser pendant les breaks ou «Boogie» qui a le sens de danse. Les danseurs faisaient des compétitions entre eux et le vainqueur était la personne la plus créative et avec le plus de style. Les amitiés et rivalités aboutirent à la formation des Crews.

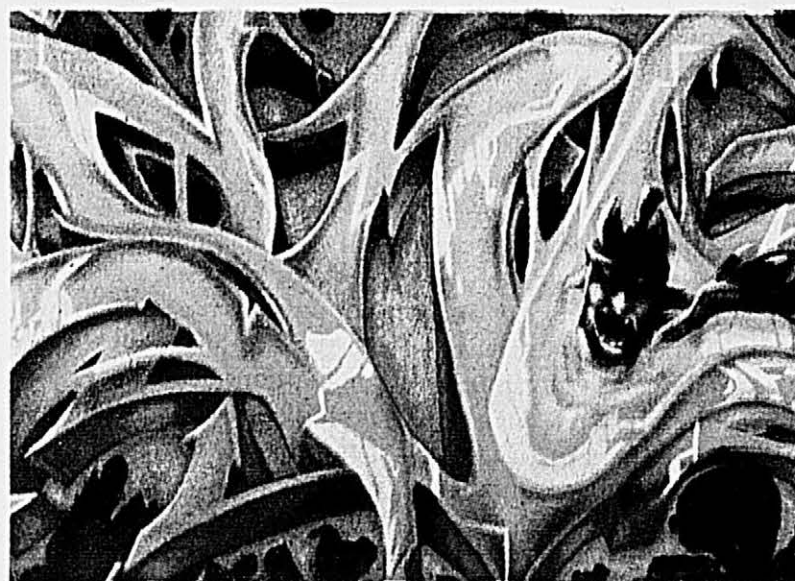
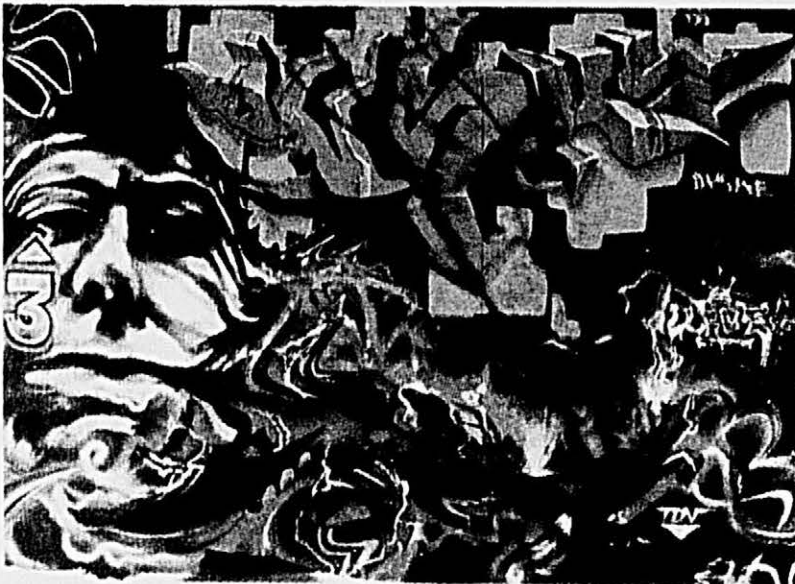
Les crews bien connus furent Rock Steady, NYC Breakers, Dynamic Rockers, les Zulu Kings, les Nigga Twins, et Starchild La Rock. Ces danseurs s'engagèrent





# LE HIP HOP EN IMAGES

par bartek komorowski







# LE SON DE MONTREAL

par julien laplante

**Même si les disques de Céline Dion se vendent bien en France et que Notre-Dame-de-Paris a conquis les cœurs français, on doit se rendre à l'évidence: c'est généralement l'inverse qui se produit. Le hip hop ne fait pas exception à la règle, mais les choses ont radicalement changé depuis l'année dernière.**

Avant Muzion et autres Yvon Krevé, une pléiade d'artistes hip hop français ont laissé leur trace au Québec. Que ce soit le pionnier MC Solaar, les Marseillais d'IAM ou encore les méchants banlieusards de Suprême NTM, tous ont profondément marqué le subconscient des rappers québécois.

À un point tel que les premiers groupes hip hop à se faire connaître par le public étaient à peu de chose près des copies conformes de ce qui se faisait de l'autre côté de l'Atlantique. Mais les choses ont changé depuis quelques temps. Exit Dubmatique et la Constellation, la place a été faite, depuis l'année dernière, à des artistes qui ont renouvelé le style. Qu'ils s'appellent Yvon Krevé, le Cerveau, Sans Pression, les Cavaliers Noirs, Raimen ou Muzion, on peut les entendre sur Musique Plus et les radios alternatives. Ces poètes de la rue se distinguent par ce qu'on pourrait nommer un nouveau style montréalais.

Mélange d'accent, d'expressions et de références culturelles montréalaises, ces nouveaux groupes ne se contentent plus de copier tout bonnement ce qui s'est fait de mieux en France ou aux États-Unis. Ti-Kid, un des deux membres du groupe Sans Pression, dont la chanson «L'Étage souterrain» a tourné tout l'été sur les ondes de Musique Plus, le dit clairement: Sans Pression recherchait quelque chose d'original. «En partant, on s'est dit: on va pas copier, on va pas se limiter aux États-Unis ni à la France», confie Ti-Kid. «Notre but c'était de sortir un rap qui allait le plus possible chercher le monde d'ici.»

Ce que Sans Pression a fait en inventant le rap-joual-franco-kick, une façon de chanter inimitable qui mêle le français, le créole, le joual et l'anglais. Ti-kid mentionne d'ailleurs l'importance de chanter en français pour capter l'attention des auditeurs. En anglais, la relation avec la foule semble être: «Quand tu prends le micro, il ne t'écoute pas vraiment. En français, tu prends plus la foule. Elle n'a pas le choix, d'écouter», dit-il.

Orion, un des membres du groupe de rap anglophone Shades of Culture et observateur attentif de la scène hip hop montréalaise depuis une quinzaine d'années, croit que les nombreux succès estivaux des groupes de rap montréalais a déclenché un engouement particulier pour ce style à Montréal. Cependant, le son montréalais se limiterait avant tout aux paroles des chansons. «Montréal est une vraie ville de

hip hop, mais le son canadien à Montréal n'existe pas encore», explique Orion. «Si vous voulez entendre un son réellement canadien, vous devez écouter des groupes de Winnipeg ou Halifax, qui sont des villes plus petites où les gens ont encore leur propre mentalité.»

Les mélodies ressembleraient à ce qui se fait ailleurs, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elles sont les mêmes. Tellement de groupes hip hop ont vu le jour qu'il est désormais difficile de se démarquer musicalement. D'ailleurs, contrairement à plusieurs groupes de musique rock, les groupes hip hop ne composent pas nécessairement eux-mêmes la musique de leurs chansons, mais font appel à ce qu'on appelle des «beat-makers» dans le jargon du milieu, multipliant ainsi les influences. «Effectivement, on écrit sur Montréal, souligne Orion, mais on utilise une musique qui sonne comme aux États-Unis.»

Le membre de Shades of Culture poursuit en disant que «C'est dans les paroles qu'on retrouve une certaine originalité montréalaise. Presque tout le monde qui vient de Montréal n'est pas gêné de le dire. Tous les rappers originaires de Montréal s'identifient à leur quartier ou avec le 514» (le code régional de Montréal est le

chiffre de ralliement du milieu hip hop montréalais).

Sans parler d'un «son» typiquement montréalais, il semble qu'on puisse toutefois parler d'un «style» montréalais, un amalgame d'accents et de langues différentes, où le français domine. Sans Pression a le sentiment d'avoir fait bouger les choses à ce sujet. «Je vois beaucoup de groupes qui rappaient à la française avant. Depuis que notre album est sorti, il y a beaucoup de monde qui ont dit: «J'y avais pensé à rapper avec du joual mais je n'avais pas enco-

re assez confiance et là j'ai plus confiance.» Après tout, poursuit Ti-Kid, «Je suis noir, je suis au Québec, j'ai grandi ici, ça fait que je parle comme ça.»

Ti-kid résume ainsi la situation: «Quand les autres débarquent à Montréal, il faut qu'ils sachent qu'ils sont dans le QBC.» Chose certaine, en écoutant Sans Pression, ils ne pourront sans doute pas faire autrement: «514-50 négro, je suis dans mon réseau» s'époumonent à dire les deux membres de Sans Pression dans leur premier album. ☉

## Sans Pression: sortir du souterrain

par julien laplante

**C'est dans les bureaux de Mont Réal, la première compagnie de disques montréalaise à se dédier entièrement au hip hop, que j'ai rencontré les membres de Sans Pression, inventeurs du «rap-joual-franco-kick».**

«Ça va durer combien de temps?» me demande rapidement SP, un des deux membres du groupe, avant même que l'entrevue ne soit commencée. «Euh, une trentaine de minutes maximum...» C'est qu'ils sont occupés, les deux lascars de Sans Pression depuis le succès de leur album 514-50 dans mon réseau, vendu à plus de 15 000 exemplaires et dont une des chansons, l'«Étage souterrain», a fait un tabac sur les ondes de Musique Plus. Entrevues à gauche, à droite, SP et Ti-Kid ne ménagent pas leurs efforts pour améliorer la situation du hip hop à Montréal.



Ti -kid

Âgés de 21 ans et ayant passé la plus grande partie de leur adolescence à St-Bruno, SP et Ti-Kid en sont venus au hip hop un peu par désœuvrement, au grand bonheur de leurs fans. SP explique: «C'est le phénomène que dans les suburbs, quand tu restes loin, t'as rien à foutre. Au début, c'était un passe-temps. Comme on était pas beaucoup de personnes d'origines africaine et haïtienne là-bas, on se tenait ensemble. On écoutait beaucoup de musique pour avoir du divertissement. On s'est regroupé et on a fait l'Agora Rock à l'école. C'est là que tout s'est enchaîné.»

Après s'être produit en compagnie d'artistes hip hop français de haut calibre comme Passi ou la Fonky Family, Sans Pression a lancé un album qui a connu un succès instantané, tant au niveau des ventes de

disques que de son vidéoclip l'«Étage souterrain», classé en 16e position du Top 40 vidéo de l'été sur Musique Plus. Cependant, Sans Pression n'a pas pu profiter de l'aide des stations de radio commerciales, et qu'on les aime ou non, ce sont ces stations qui permettent de rejoindre un public plus large et moins ciblé que celui des radios alternatives. Ti-Kid explique que pourtant, «il y a quand même un bon public qui écoute du hip hop. Il y a des personnes qui écouteraient du hip hop 24 sur 24 si un poste de radio (hip hop) existait.» Alors le problème, où se situe-t-il? Selon Ti-kid, c'est au niveau de la langue utilisée et des paroles. «On voulait censurer toutes nos tracks, réarranger le créole, explique-t-il, mais ils (les dirigeants des stations de radio) nous ont dit que notre musique était trop militante.»

Quant à l'éventuelle possibilité de diffuser leurs chansons sur ces stations, Sans Pression préfère ne pas trop rêver, surtout que ceux-ci ont toute la marge de manoeuvre qu'ils désirent pour travailler en liberté, ayant signé avec une compagnie indépendante. «Nous autres, on va continuer à faire le même rap», dit Ti-kid. «Peut-être qu'un jour ils vont tomber sur une chanson qu'ils vont apprécier et ils vont dire que c'est correct. Les choses qu'on écrit puis qu'on continue à faire, c'est du rap engagé.»

Les deux membres de Sans Pression vivent désormais du hip hop. Et pour rien au monde ils ne changeraient cela: «Sans le hip hop, je suis peut-être à 35 dollars de la rue», lance sérieusement SP... ☉



SP





# APERCU DE LA SCENE FRANÇAISE

par philippine de t'serclaes

ENTREVUE AVEC TTC (TEKI LATEX, TIDO BERMAN ET CUIZINIER)

**Q:** Aujourd'hui, en France comme au Canada, il semble que le hip hop se développe et se diversifie de plus en plus. Quelle serait pour vous une bonne définition du hip hop? Considérez-vous qu'il y a une sorte de «vulgarisation» du mouvement qui se retrouve en quelque sorte dénaturé?

**R:** Je ne sais pas si on peut donner une définition globale de ce qu'est le hip hop, mais la caractéristique commune aux quatre disciplines, c'est l'originalité et la créativité. Pour nous, le hip hop est né d'une volonté de créer quelque chose de radicalement nouveau à partir d'éléments existants, que ce soit dans la danse, la peinture, la musique ou le chant. Le hip hop se ré-approprie l'art en y apportant ses propres données. Aujourd'hui, le hip hop est apprécié par un plus grand public, c'est une bonne chose à partir du moment où les artistes continuent à créer leur musique en fonction de ce qu'ils ressentent et non de ce que le public attend d'eux. De nos jours, c'est malheureusement de moins en moins le cas.

**Q:** Quelles sont vos pensées plus particulièrement sur le hip hop français?

**R:** On écoute du hip hop français, pas énormément c'est vrai, mais on en écoute... en réalité on écoute surtout les gens de notre entourage, par exemple La Caution avec qui nous formons le collectif L'Armée des 12 Singes, James Delleck avec qui on va aussi collaborer sur certains projets, pareil pour Laddjah, Kroniker, Sheryo, etc... ainsi que d'autres groupes et MC's à droite et à gauche, les Sages Poètes, les X-Men, Hi-fi, Casey. Ce sont des gens que l'on apprécie pour leur travail, ils ont leur propre personnalité. Mais il est vrai que l'on écoute de moins en moins de hip hop français. Je ne sais même pas si l'on peut encore parler de hip hop français, je dirai plutôt «rap français». Mais il y a encore quelques trucs qui nous plaisent. Bien qu'on s'intéresse aux autres disciplines de la culture, on ne peut pas vraiment en parler dans le sens où l'on n'est pas réellement immergés dedans autant que l'on peut l'être dans le rap.

**Q:** Comment avez-vous découvert le hip hop? Comment cherchez-vous à marquer la scène française? Que lui reprocheriez-vous?

**R:** On est venu au rap naturellement... Tido et Teki se sont rencontrés par l'intermédiaire d'un ami commun, et Cuiziniér, le cousin de Teki, a rejoint le groupe un peu plus tard. On a trouvé que l'alchimie entre les styles des 3 MC's marchait bien, alors on est resté ensemble jusqu'à aujourd'hui. On cherche à marquer la scène française en restant fidèles à nous-mêmes et en apportant quelque chose de différent et d'original à chacune de nos apparitions. On est très attachés aux valeurs de spontanéité et de créativité du hip hop. On essaie de se renouveler et de ne pas tomber dans

les clichés «rap de cité / la vie est dure / mon âme est triste» qui ne nous correspondent pas forcément. Même si la vie n'est facile pour personne, il n'y a aucune raison pour que le rap se limite à ces sujets-là. Et puis on peut très bien traiter ces sujets de manière originale, peut-être plus poétique ou imaginative que ce qui a déjà été fait. Ce que l'on reproche aux Français, c'est leur refus de sortir des sentiers battus. Dans d'autres pays d'Europe comme l'Angleterre ou les pays Scandinaves, le fait d'expérimenter est perçu comme quelque chose de positif alors qu'en France, si ton truc ne ressemble pas à ce qui se fait en ce moment, tu ne fais pas du soi-disant «vrai hip hop» et les gens te rejettent. Les Français sont des clones.

**Q:** Qu'en est-il de vos projets pour l'étranger? Il paraît que vous prévoyez travailler en Angleterre?

**R:** Oui, on travaille sur un double album avec Elton John et Paul McCartney en hommage à la Reine Elisabeth. God Save The Queen! (rires) Plus sérieusement, on a des projets avec plusieurs labels anglais, mais on ne préfère pas en parler tant que ce n'est pas officiel. Ce qui est plus ou moins confirmé, c'est que notre producteur Flash Gordon, qui a produit Game Over 99, travaille avec Solo (Ex-membre du groupe Assassin) sur un projet de hip hop instrumental pour le label britannique Pussy Foot.

**Q:** Vous connaissez des Mcs montréalais? Selon vous, quels sont les meilleurs?

(Teki Latex): Personnellement, je n'ai pas entendu tout le monde, mais j'apprécie MGM et Divizion

Blindée, ainsi que certains gars de Muzion qui sont vraiment extrêmement forts... et puis il y a Traumatiques qui se débrouille bien. En dehors de Montréal, on m'a fait écouter un rapper de Québec vraiment ridicule qui m'a beaucoup fait rire, je crois qu'il s'appelle Remz... il doit avoir un problème d'identité, il vient de Québec, mais il s'efforce de rapper avec l'accent marseillais... avec les mêmes expressions et les mêmes intonations! Au niveau des MCs anglophones montréalais, on aime bien Blu Rum 13, on l'a vu plusieurs fois live à Paris en compagnie de DJ Vadim, il est vraiment impressionnant.

**Q:** Êtes-vous jamais allés à Montréal?

**R:** On n'y est jamais allé, mais on espère que ça se fera dans un futur proche. On sait qu'il y a déjà un petit public qui nous attend à Montréal et ce grâce aux efforts des gens d'Opus recordings qui s'occupent impeccablement de notre promotion, et bientôt de notre distribution au Canada. Ces gens là font très bien leur boulot. On a beaucoup d'amis à Montréal. Dédicace à Opus, Wreck, SaxSeb, Kristell, Stef, la famille Shio, Raphon et Philippine. ☺

Pour plus d'infos, voir le site de Kerozen, le label de l'armée des 12 singes, collectif qui réunit La Caution et TTC <http://www.kerozen.net>

## LES CAVALIERS NOIRS : chevaucher la vague

par julien laplante

**L**es cavaliers noirs sont cinq. Cinq jeunes dans la vingtaine pour qui le hip hop est source d'espoir, mais ne les fait malheureusement pas encore vivre. Presque tous ont des emplois réguliers pour leur permettre d'arrondir leur fin de mois. Qu'à cela ne tienne, ils sont prêts à continuer leur combat.

«Chacun des membres du groupe écoutait de la musique différente durant sa jeunesse, me lance d'emblée Mannaz, un des MC du groupe, mais la musique qui nous unit, c'est le rap.» Formé depuis environ deux ans, les Cavaliers Noirs ont auto-produit un premier album sombre et pessimiste intitulé En vers et contre tous.

Les influences françaises sont présentes dans leurs chansons: les extraits sonores de film, caractéristique du hip hop français, ouvre d'ailleurs plusieurs de leurs morceaux. Le tout est appâté à une sauce québéco-punk-hardcore, résultat des différentes voies empruntées par les membres du groupe avant d'arriver au hip hop. Nysrok, un autre MC des Cavaliers Noirs, lance d'ailleurs que lorsqu'il a rencontré les membres du groupe, «ils étaient un pied dans le punk et un pied dans le rap. C'était vraiment du rapcore avec de la «guite» électrique et moi je faisais des scratches par-dessus ça. Ça fait cinq ans que je travaille juste du rap musicalement. On a expérimenté l'ambiance sonore du punk. On est allés chercher des sons là-dedans.»

Les Cavaliers Noirs se défendent bien d'avoir puisé toute leur inspiration dans le rap français, une erreur souvent commise par d'autres acteurs hip hop québécois. Comme le dit Mannaz, «Tu peux retrouver des ressemblances à n'importe quoi. Si tu veux en retrouver une, t'en trouveras une. Sauf que pour nous, on a essayé de tout faire pour qu'on ait un son à nous

autres.» Inévitable cependant de mentionner IAM et Assassin, deux des groupes de rap français les plus célèbres parmi leurs sources d'influence. Le communiqué du label Hydroponik Records, qui distribue leur album, décrit d'ailleurs les Cavaliers Noirs comme étant des «élèves assidus de l'école du micro d'argent».

Les textes des Cavaliers Noirs sont très militants tirant sur tout ce qui bouge, que ce soit le consumérisme ambiant, le génocide des populations autochtones, ou encore les crimes de la mafia. Pessimistes sur l'état de la société, les cinq comparses? Mannaz répond tout de go qu'«avec la mondialisation, t'as une couple de personnes qui dirigent bien des compagnies, donc tout le monde va dans la même direction. On est mis sur terre pour penser d'une façon. Achète

ci, achète ça. Il y en a qui disent qu'on a la liberté, mais regarde ce qui se passe avec les manifestations », faisant référence à la répression policière dénoncée par plusieurs à Montréal.

Mais du même coup, en dénonçant la consommation effrénée et les dérives autoritaires, les cinq comparses des Cavaliers Noirs risquent gros.

Le hip hop, effectivement, est utilisé comme un formidable véhicule publicitaire de toute sorte. Nombreuses sont les marques de commerce telles Fubu, Nike, Tommy Hillfiger et autres qui ont fait mousser leur vente grâce à ce style musical. Mais DJ Horg, le «beat-maker» du groupe, explique que les Cavaliers Noirs ne veulent pas être reconnus de cette façon. «On se dissocie du commerce, dit Horg, mais pas de la culture hip hop. Notre but, ce n'est pas de faire de l'argent, mais on aimerait quand même bien vivre de notre musique»

Ceux qui se sont associés à une compagnie indépendante pour lancer leur premier album veulent conserver toute leur indépendance dans le futur: «C'est bien important qu'on reste indépendants. On ne voudrait pas avoir une chaîne au pied. Ça serait comme se piéger nous autres même», dit Horg. ☺



Nysrok, Horg et Mannaz





# LE LOOK DERRIÈRE LE RYTHME

par julie rouleau

**Si le hip hop est un genre musical, il est aussi, et même avant tout, un véritable style de vie pour les gens qui s'y connaissent. De la démarche plus que nonchalante à la manière distincte de bouger les mains en parlant, le hip hop se fait original. D'autant plus qu'il s'invente un style vestimentaire propre.**

En effet, la nouvelle vague hip hop à Montréal ne se limite pas à la simple musique jouée dans les boîtes de nuit. De nombreuses boutiques de vêtements ont pignon sur rue dans la métropole. Pensons entre autres à Freedom, au Centre Eaton et à la Place Versailles, ou à Cell Block, rue Ontario Est. Celles-ci ont pour but de répondre aux besoins vestimentaires sans cesse croissants d'une clientèle jeune mais exigeante.

## L'originalité du vêtement

La mode hip hop, née sur les terrains de basketball américains, est des plus intéressantes, car elle allie à la fois confort et style. Il est en effet possible de trouver de nombreux articles dont l'aspect pratique n'affecte en rien la coupe tendance du vêtement. Cela est dû en partie aux tissus utilisés dans la confection des articles. Il faut avoir fait le tour de la boutique Freedom au Centre Eaton pour constater que les vêtements sont faits exclusivement de coton brossé (jeans), de coton ouaté, de polyester (polar) et de toile. Oubliez donc la laine qui pique et le phantex qui fait grincer des dents! L'heure est au mieux-être!

Toutefois, ce choix de matériel n'enlève rien à la beauté du vêtement même. Au contraire, qu'ils soient de marque Mecca, RP55, Johnny Blaze ou Fubu (dessinés par le rappeur L.L.Cool J), ceux-ci s'approprient un style bien à eux. Le hip hop misant sur la grande taille des articles, il en résulte des pantalons, des chandails, des t-shirts et des manteaux en plumes très amples. À la fine pointe des

grandes tendances, le style mise aussi sur les couleurs de la saison, soit le noir, le bourgogne, le kaki, le bleu marine et le gris en plus d'utiliser des étampes à la mode, du style chinois s'approchant parfois des graffs. Pas très chic, le style hip hop? Yannick Ryan, vendeur chez Freedom au Centre Eaton, vous répondra sans doute qu'il existe des articles de style très soigné dans sa boutique. À vous de trouver!

## L'accessoire: Indispensable

Évidemment, le style hip hop ne serait pas complet sans les accessoires. Ajoutant une touche particulière à l'allure générale créée par le vêtement, les articles sont multiples. Chaînes à porte-feuilles, bracelets à billes de métal, casquettes griffées et espadrilles de basketball de marque commerciale renommée font partie de la panoplie d'accessoires qui rehaussent le style vestimentaire des adeptes du hip hop. Sans inventer le style lui-même, ces accessoires sont essentiels, puisqu'ils démarquent véritablement le style hip hop du style skater ou encore techno. En effet, les vêtements à proprement parler peuvent parfois se ressembler entre ces trois genres vestimentaires. Mais avec la casquette et les espadrilles, l'erreur de distinction devient ridicule.

## Une jeune clientèle

Interrogé sur le genre de clientèle fréquentant la boutique Freedom du Centre Eaton, Yannick Ryan nous affirme

me que les jeunes de 16 à 25 ans sont ceux qui constituent le groupe-cible de son magasin. Il faut dire que le hip hop est un mouvement musical assez récent (fin des années 80). Les gens qui ont grandi au son de cette musique sont alors encore très jeunes. Il faut toutefois savoir que plusieurs adultes sont acheteurs de vêtements appartenant à la mode hip hop. «Ce sont souvent des parents qui viennent acheter des cadeaux pour leurs enfants», précise toutefois Ryan.

Quant aux distinctions à faire chez sa jeune clientèle même, Ryan avoue que ce sont principalement des jeunes garçons de race noire qui enrichissent les coffres de sa boutique. Les filles ne constituent qu'une petite partie de ses acheteurs. La preuve, à peine un tout petit mur leur est consacré dans la boutique. Le style hip hop ne correspondrait-il pas aux besoins vestimentaires des jeunes femmes?

Quant à la majorité de la clientèle de race noire, Ryan explique le phénomène en soulevant l'argument de l'emplacement du magasin, soit en plein cœur du centre-ville. Pourtant, à la boutique Freedom de la Place Versailles, on confirme les observations de Ryan sur le type de consommateurs. Il faut donc croire que le style hip hop attire avant tout une clientèle bien précise. Faut-il y voir un lien avec les origines même du hip hop, reliées à la culture noire américaine? L'observation est sans aucun doute valable et juste.

En fait, le style hip hop assure confort, style et cachet à la fois. Appartenant à une jeune clientèle, il doit en effet correspondre aux exigences vestimentaires de celle-ci. Mais il faut voir plus qu'une mode vestimentaire derrière le hip hop. Du fait qu'il attire principalement une clientèle noire, il devient un signe d'appartenance à la culture noire américaine, sans pour autant être exclusif. ☉

# HIP HOP AU FEMININ

par bartek komorowski

**La culture hip hop s'est répandue partout dans le monde. Mais si elle s'est ouverte à des gens de divers origines ethniques, elle n'est pas nécessairement très ouverte aux femmes.**

Depuis ses origines dans les années 70, la culture hip hop a toujours été dominée par des hommes. Même si la situation s'est un peu améliorée, il existe encore une grande disproportion aujourd'hui. La disparité existe non seulement dans les deux domaines de la musique hip hop, le «MCing» et le «DJing», mais aussi dans le «breaking» et le «graffing». Aucun des quatre éléments principaux du hip hop n'attire autant de femmes que d'hommes. Et les femmes qui s'y intéressent, qui veulent vraiment participer à cette culture, doivent surmonter de nombreuses discriminations.

Lorsque l'on regarde certains aspects du hip hop, on comprend que les femmes soient moins enthousiastes que les hommes. Le sexisme et la misogynie y sont présents partout, surtout dans le hip hop commercial, mais aussi dans le hip hop

indépendant. Les femmes sont trop souvent traitées comme des objets, surtout dans le rap. Certains MCs, par exemple, ont souvent tendance à se vanter du nombre de filles avec lesquelles ils ont couché dans leurs rimes. En plus, il est commun d'entendre des références aux femmes en tant que «bitches» et «pussies».

Pour celles qui sont capables d'ignorer un tel manque de respect, il y a d'autres formes de sexisme qu'elles doivent envisager. Selon Katalyst, une DJ mont-réalaise, les gens ont tendance à croire que les femmes ont moins de talent que les hommes, que ça soit en «MCing», «DJing», «breaking», et même en graffiti. Elle dit, par exemple, qu'elle rencontre tout le temps des gens qui ne peuvent presque pas croire qu'une femme soit capable de placer un vinyle sur une table tournante. Le fait qu'elle soit capable de mixer et scratcher des disques leur semble

encore plus extraordinaire!

En «MCing» et en «breaking», d'après Katalyst, les gens ont l'impression que les femmes ne sont pas aussi «hard» que les gars. Le talent chez les femmes MCs n'est simplement pas apprécié. Les gens remarquent seulement qu'elles n'ont pas l'air d'être aussi «tough» que les gars, et n'aperçoivent pas leur dextérité verbale ni la qualité de leurs rimes.

Et dans le «break dancing», c'est à peu près le même cas. En général,

on a l'impression que les b-girls ne sont pas aussi puissantes que les b-boys, et donc qu'elles sont moins capables d'exécuter des mouvements dif-

ficiles. Pourtant, des femmes ont déjà fait partie des plus prestigieux groupes de danseurs «break», comme le Rocksteady Crew, ce qui montre qu'elles sont parfaitement capables de rivaliser avec les gars.

«Pour être aperçue – que ça soit en

«DJing», «MCing» ou en «breaking» – il faut que tu sois deux fois meilleure qu'un gars» dit Katalyst.

Mais ça ne la décourage pas. Plusieurs femmes l'inspirent, et lui donnent espoir dans le futur rôle des femmes au sein de la culture hip hop. Les héroïnes de Katalyst incluent les MCs Apani B-Fly Emcee et Bahamadia; les DJs Cuttin' Candy et Killa Jewel (de Montréal); les b-girls Asia One (membre du Rocksteady Crew), Tony Basil et Honey Rockwell; et la graffiteuse Lady Pink. Apani, par exemple, qui apparaît sur l'album récent du rappeur Pharoahe Monche, «éclipse [Monche] complètement» dit-elle.

Maintenant, et c'est une chose assez encourageante, il existe des organismes pour les femmes dans le hip hop. Au Canada, on a l'organisation torontoise Phatt Femme. Phatt Femme organise chaque année des ateliers sur divers sujets qui affectent les femmes dans le hip hop, entre autres comment affronter le sexisme.

Que dit Katalyst à celles qui veulent s'engager dans la culture hip hop? «Soyez patientes. Oubliez l'aspect commercial du hip hop. Aimez-le pour sa beauté!»

N'oubliez pas: le hip hop au féminin n'est pas limité à Lauryn Hill. ☉







# OU L'ARTISTE RENCONTRE LE VANDALE

par bartek komorowski

**Les graffitis ne sont pas un nouveau phénomène. Le terme graffiti, dérivé du mot grec graphein (« écrire »), date de l'époque de l'empire romain. Les Romains avaient donné ce nom aux mots et aux images inscrits, par des artistes amateurs, sur diverses surfaces dans des endroits publics.**

Lorsque nous nous, des grandes communautés urbaines contemporaines, pensons aux graffitis, nous pensons surtout à des images multicolores, créées avec des bombes aérosol, qu'on voit répandues sur les murs partout. Ce type de graffitis, associé à la culture hip hop, a pris ses origines à New York dans les années 70.

Vers la fin des années 70, presque tous les trains du métro de New York étaient couverts de graffitis - à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur. Plus tard, les autorités de New York et des autres villes affectées ont considéré cela comme un problème et ont déclaré la « guerre » aux graffitis. Aujourd'hui, le maire de New York, Rudolph Giuliani, se vante que les métros de sa ville sont sans tache. Mais la guerre continue toujours, à New York comme ailleurs, et c'est une guerre qui nous coûte cher. La ville de Montréal dépense autour de 5 millions de dollars annuellement pour le nettoyage de graffitis illégaux; la STCUM, quant à elle, dépense 1,5 million pour enlever les centaines de « tags » dans les stations de métro.

Depuis le début de la guerre contre les graffitis, on se demande si le graffiti est une forme de vandalisme ou une forme d'art. Ce débat ne peut pas être appliqué à tout les graffiteurs sans distinction. Ils ne sont pas tous guidés par un esprit vandale, mais ne sont pas tous motivés par un désir de faire quelque chose de beau non plus.

D'un côté, on trouve des graffiteurs comme les Montréalais Castro et Damo, les responsables des « tags » dans les stations de métro de la ligne bleue en novembre dernier. Personne ne qualifierait leurs œuvres comme étant très « artistiques ». Elles consistent presque uniquement de « tags ». En d'autres mots, elles ne sont que leurs signatures en lettres géantes (d'un style assez ordinaire), utilisant une ou deux couleurs, répétées partout sur les murs des stations. Dans ce cas, il est évident qu'ils n'avaient pas l'intention d'embellir les stations de métro qu'ils ont « bombardées ». Il est beaucoup plus probable qu'ils voulaient impressionner d'autres tagueurs avec leur audace, et avoir l'attention des médias. Et quelle publicité ils ont eue: non seulement on a

vu leurs noms et des photos de leur beau travail dans tous les journaux de la ville, mais ils ont aussi été mentionnés à la radio et à la télévision partout dans le pays.

Mais si Castro et Damo ne représentent pas tous les graffiteurs, ils aident malheureusement à propager la mauvaise réputation du graffiti. La majorité des graffiteurs, tels que le Montréalais Dyske, ne désire aucunement faire des sorties du même genre que celle des deux précédents. Dyske est comparativement discret dans le choix de l'emplacement de ses œuvres. Il dit qu'il existe un certain code de comportement - une éthique du graffiti, si vous voulez - suivi par tous les bons graffiteurs. Dyske ne touche jamais aux églises ou autres sites religieux, ni aux voitures, ou aux bâtiments neufs, et il ne passe jamais, jamais par-dessus l'œuvre de quelqu'un d'autre - que ce soit un graffiti ou non. Deuxièmement, l'aspect esthétique de ses œuvres est une priorité pour lui. Il veut créer surtout quelque chose de beau, pas nécessairement quelque chose qui lui permettra de faire la couverture d'un journal quotidien ou les nouvelles à la télévision. Voyez vous-mêmes: il y a plusieurs œuvres de Dyske tout le long du boulevard St-Laurent.

Le graffiti hip hop, ou « New York Style », est en train de devenir de plus en plus « légitime » avec un nombre croissant de graffiteurs qui créent des œuvres com-

mandées. À Montréal, il existe des organismes tels que Urban Expression qui rassemblent des graffiteurs et créent des œuvres légales partout en ville. Urban Expression est aussi responsable du festival annuel de graffiti Under Pressure, qui se tient au mois d'août. (Les œuvres de Under Pressure 98 et 99 se trouvent sur la rue Guy, juste à côté du métro.) L'organisme travaille aussi à mettre en place une exposition de graffitis qui devrait avoir lieu au mois de mars. La date et le lieu exacts de l'exposition n'ont pas encore été annoncés.

Mais même si le graffiti continue à gagner le respect comme forme d'art, il est peu probable que les graffitis illégaux disparaissent. Les graffiteurs ne sont pas des épaves humaines: ce sont en général des gens de la classe moyenne. Ils étudient, travaillent, et paient des impôts comme le reste de la société. Il n'est pas question pour eux de devenir des graffiteurs professionnels, notamment parce qu'ils ont souvent déjà une profession. De plus, il est peu probable qu'ils aient l'intention d'abandonner leur identité secrète. Et selon la définition du mot, s'ils étaient des professionnels, leurs œuvres ne pourraient plus vraiment être appelées graffitis.

La « guerre » ne finira sans aucun doute jamais. Chaque fois que la ville ou la STCUM enlève un graffiti d'un mur, c'est comme lancer une invitation pour qu'un autre le remplace. ☉

## UN P'TIT GUIDE DU B-BOYING

par fon de vuono powell

**Le break, c'est cool, mais c'est rétro, n'est-ce pas?», «C'est trop années quatre-vingt», «J'aime bien le break... le hip hop, oh je n'aime pas ça». Si l'ignorance fait le bonheur, les citations précédentes sortent sans doute de la bouche de gens très heureux. Comme tout dans la culture hip hop, les b-boys et b-girls sont mal compris. À Montréal, il y a plusieurs b-boys et b-girls qui donnent dans une variété de styles.**



un b-boy fait un backspin

Les grands crews montréalais sont Taktikal, Flow Rock, Ellementale 5, Redmask et Illegal Combination. Comme plusieurs villes de la côte Est, Montréal est plus une ville de breakers; ça veut dire qu'il n'y a pas beaucoup de poppers ou lockers. Alors, être un boogie-boy (popper ou locker) ou boogie-girl est un peu difficile. Il

est absolument nécessaire d'avoir des chances de faire des battles. Sinon on ne peut pas s'améliorer. Mais beaucoup de breakers savent faire le popping et le locking et quelques crews ont des spécialistes. Alors, ne désespérez pas, vous qui aspirez à être des b-girls ou b-boys. Il y a plein de chances pour pratiquer et apprendre.



le windmill 1

Si vous voyez un cipher (un cercle de b-boys ou b-girls) allez-y, c'est la meilleure chance de faire des battles. Cependant, dans le hip hop comme dans tout, il y a un code éthique, des règles à suivre. Il est important d'attendre que la personne dans le cipher puisse finir. Après que la personne ait fini, vous pouvez y aller, mais une seule personne à la fois. Essayez de danser le mieux que vous pouvez, puis partez et attendez à nouveau votre tour. Après la battle, serrez la main des autres



le windmill 2

et pensez à ce que vous avez appris.

Si vous cherchez un cipher, il y a des leçons à Montréal. Tash, de

Flow Rock, enseigne le locking à Laval. L'AEUM donne un cours de break. Mais vous pouvez aussi vous pratiquer chez vous et regarder des vidéos. Cell Block, rue Ontario (coin St-Laurent) vend



le windmill 3

des vidéos. Pour apprendre le breaking, achetez les vidéos *Battle of the Year* ou *Seven Gems* (qui contient un peu de popping et de locking) et pour le popping, *Mr. Wiggles I, II, ou III* vaut la peine. Si le locking vous intéresse, regardez *The Sacred Art of Locking* avec Richie Rich.

À mon avis, la meilleure chance de voir des b-boys et des b-girls est à Sous Pression (Under Pressure), le meilleur événement de hip-hop à Montréal, où on

peut voir presque tous les crews montréalais et les danseurs qui ne sont pas liés à un certain crew. Souvenez-vous simplement que, grâce à la vitalité du hip-hop à Montréal, il y a plein d'occasions d'expérimenter ces danses. ☉



le vidéo: *Seven Gems Vol. 2: du breaking, popping et locking*



# Culture CULTURE Culture

## Beau Travail:

(cinéma)

# initiation à la Légion étrangère

par François Caron

**P**our son neuvième long-métrage, la réalisatrice Claire Denis effectue un retour aux sources en se replongeant sur le sol africain de son enfance, territoire de son premier film *Chocolat*.

*Beau Travail* est un regard atypique sur un groupe d'hommes, des légionnaires de la Légion étrangère, laissés plus ou moins à l'abandon à Djibouti. Mais ceux qui s'attendent à un film militaro-militaire, sueur et mitraillette à la *Rambo*, seront déçus.

Car la caméra se promène sur des hommes livrés à eux-mêmes dans une Afrique moitié colonie, moitié indé-

pendante. Ces hommes-commandos de l'un des corps les plus exigeants de l'armée française y perdent toute utilité et donc leur identité. En résultent ennui et solitude, qui pèsent par ailleurs sur la longueur du film.

Leur journée se résume aux traditionnels exercices d'entraînement, aux tâches ménagères (lessive et repassage), à la réparation des routes et aux soirées enivrantes dans les discothèques. Le «Au soleil brûlant d'Afrique» du jour fait alors place au «Rhythm of the night» de Corona et aux succès de Tarkan et de Frankie Vincent, les képis blancs finissant souvent leur nuit dans le lit d'une autochtone.

Tournant franchement au film documentaire dans la première heure (avec parfois quinze minutes sans dialogue), *Beau Travail* raconte finalement une histoire de jalousie entre un sous-officier et une recrue.

Il montre également le retour impossible de ces militaires à la vie civile, et plus particulièrement celui de l'ex-

adjudant Galoup, qu'une bavure pour garder «son» commandant renvoie à Marseille après un détour par la case «cour martiale».

S'appuyant sur une distribution soignée (Denis Lavant et Michel Subor), *Beau Travail* risque néanmoins de dérouter ceux qui ne connaissent pas les pratiques de ce régiment à part qu'est la Légion. Ces hommes qui défilent avec leur tablier de cuir et leur hache sur les Champs-Élysées le 14 juillet, qui peuvent se raser avec une baïonnette, et dont la majorité sont des repris de justice et des malfrats désireux de voir leur casier blanchi. Ajoutez-y des chants militaires qui donnent froid dans le dos en guise de bande sonore.

À la fois déconcertant mais rendant bien l'état d'esprit des militaires d'aujourd'hui, ce film, qui a reçu la Louve d'or au FCMM 1999, n'est pas à mettre entre toutes les mains... ou tous les yeux. ☉

*Beau Travail*,  
Présentement à Ex-Centris  
(514) 847-3536



François Caron

(cinéma)

# MAGNOLIA

...ou la difficulté d'accomplir efficacement un film américain indépendant

par philippine de t'serclaes

**M***agnolia*, le troisième film du très singulier Paul Thomas Anderson, confirme son entrée dans la cour des grands. À travers un film quasi épique, il confirme son talent à mettre en scène des émotions fortes et vraies de notre vie quotidienne.

Pour aller voir *Magnolia*, il serait approprié de n'en rien savoir. Cela étant, le résumé ne gâche rien puisqu'il s'agit en fait d'un «patchwork» de scènes familiales plus que d'une véritable histoire. L'idée motrice du film est présentée dès les premières minutes du film comme une sorte de préambule languissant: les coïncidences n'existent pas; tout a un sens caché et induit qu'il nous faut découvrir afin de percevoir les répercussions du moindre de nos actes. Afin d'illustrer cette idée, Paul Thomas Anderson expose pêle-mêle des situations plus ou moins décousues dont le seul point commun est la maladie et la peine des protagonistes qui, tour à tour, se replongent dans les méandres de leur passé. S'ensuivent des regrets, des souvenirs, des remords et le message conducteur

du film: il faut toujours suivre ses rêves pour pouvoir affronter son passé sans aucune amertume... Tout ça est très touchant, mais il faut admettre qu'un message aussi pédant peut vite devenir lassant (surtout lorsqu'il dure plus de 3h30)! C'est bien là toute la force de ce film qui parvient à amuser, émouvoir et finalement convaincre son auditoire grâce à une originalité rafraîchissante du scénario et de la mise en scène.

Le mouvement continu de la caméra contribue simultanément au réalisme du film et à la création d'un univers étrange parce qu'inhabituel. De son côté, le scénario, de par son manque de rigueur, nous laisse parfois l'impression d'assister au déroulement d'un livre imagé plutôt qu'à un film. Il est vrai qu'il faut tout de même

une grande imagination de la part du public et d'audace de la part du réalisateur pour oser mettre en scène le tournant surréaliste (à ne révéler sous aucun prétexte!) qui survient au bout de 3h de film sans craindre de friser le ridicule. Cette audace et ce cran, Anderson les a eus; grâce à cela, il a accompli une pure merveille cinématographique témoignant d'une grande indépendance d'esprit et a fait preuve d'une aspiration innovatrice qui redonne espoir en l'avenir du cinéma américain. Car s'il est vrai que *Magnolia* est un film à grandes stars (Tom Cruise, Philip Baker Hall, Julianne Moore) et à gros budget, il demeure néanmoins un film qui privilégie les personnages et l'introspection, offrant ainsi un agréable contraste avec les simples films d'action qui prévalent habituellement. L'absence d'un scénario bien ficelé n'enlève donc rien à la réussite du film, puisque ce dernier repose en grande partie sur ses acteurs sans faille. À ce propos, les détracteurs tenaces de Tom Cruise et de ses inter-



Julianne Moore et Philip Baker Hall dans *Magnolia*

prétations cloniques de «jeune cadre dynamique prometteur» trouveront peut-être en Frank Mackey une occasion de se réconcilier avec un Tom Cruise qui, bien que vulgaire et détestable, se révèle irrésistiblement drôle. À titre d'exemple, son entrée fracassante en tenue de *Chippendales* durant laquelle il assène avec une conviction inouïe à une audience mâle en liesse «We have to tame the cock. The pussy battle has been fought and won....Men are in control» vaut le détour. Par ailleurs, la performance de la prometteuse Julianne Moore en perfide femme intéressée qui éprouve enfin des remords vaut aussi le détour. Ainsi, malgré d'indéniables longueurs, *Magnolia* reste un film fascinant et déroutant qui, ne serait-ce que pour le bonheur d'assister à 3h30 de film sans sexe ni violence, mérite un coup d'œil. ☉

Distribué par Atlati Vivafilm inc.



# Culture CULTURE Culture

FANTASIA 2000

(cinéma)

## Symphonie en rêve majeur

**P**our entamer le gros chiffre aux trois zéros, le géant du dessin animé s'est associé au colosse des écrans pour créer un flot d'images à la hauteur (non moins) vertigineuse de chefs-d'oeuvre symphoniques universels.

Fantasia 2000, présentement à l'affiche au cinéma IMAX du complexe Paramount, est cette folie des grandeurs où plaisirs des yeux et des tympanes sont parfaitement orchestrés. C'est voir votre imagination d'enfant grande nature (c'est-à-dire beaucoup plus grande que votre petit corps) défilé à toute allure devant vous, 21 m sur 28 m. Juste assez pour vous empêcher de remettre un orteil dans la réalité.

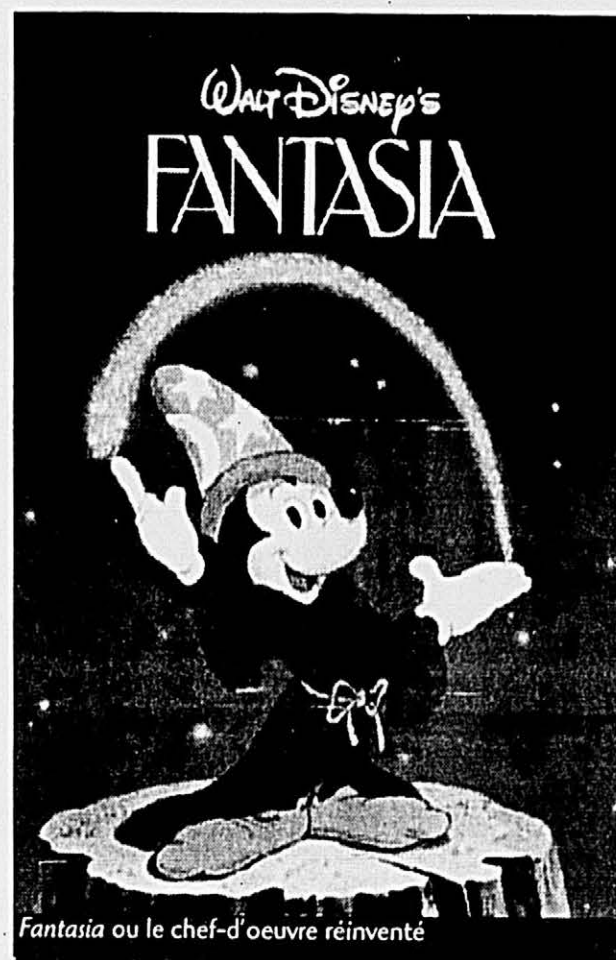
Le film se veut un pot-pourri de courts dessins animés où le dialogue est remplacé par de la musique classique (surtout moderne), à laquelle la magie de Disney fait magnifiquement honneur. Un hommage à l'idée originale (dans tous les sens du terme) qui, née en 1940, marquait une étape importante de l'histoire du dessin animé ainsi que du son stéréophonique. Huit tableaux (dont le célèbre «apprenti sorcier», mettant en vedette un Mickey-magicien trop audacieux), une palette variée d'aventures aussi humoristiques que romantiques ou urbaines, ponctuées par les crescendo subito des vents, les pizzicati frénétiques des violons, les arabesques en pianissimo de la harpe...

Et l'on se doute bien que pour interpréter des «masto-dontes» de la musique comme la 5ème Symphonie de

Beethoven, le Carnaval des animaux de Saint-Saëns ou Rhapsody in Blue de Gershwin, Disney y a été d'un choix de qualité: les musiciens de l'Orchestre symphonique de Chicago, sous la direction de James Levine et de Leopold Stokowski (celui qui donnait le coup de baguette à l'Orchestre symphonique de Philadelphie lors de la version initiale), que l'on aperçoit régulièrement entre chaque fresque dans un décor loin des traditionnelles salles de concert! Ces petits intermèdes servent à introduire l'oeuvre musicale ou picturale qui suit, ce dont se chargent à tour de rôle divers présentateurs invités: entre autres, l'acteur Steve Martin, le violoniste Itzhak Perlmann, le compositeur Quincy Jones, et même la célèbre voix de Darth Vader, James Earl-Jones.

De quoi mettre un moment sa tête en consigne (n'avoir à enregistrer presque aucune parole pendant l'action... le comble du repos intellectuel!) pour mieux émerveiller la pupille, bercer l'oreille et éveiller l'ingénuité qui sommeille. ☉

Fantasia, Complexe Paramount  
(514) 866-0111



Fantasia ou le chef-d'oeuvre réinventé

(littérature)

## Déroute et déveine

par sophie choquet-girard

**M**e promenais dans la rue, les deux pieds dans la gadoue, orteils gelés et bas mouillés. Cette ville est d'une laideur indescriptible: la saleté colle dans l'âme des piétons, anonymes, gris, sans expression, éclaboussés au passage comme il se doit en cette douce mais déprimante journée hivernale.

La tiédeur de l'humidité dans la bouche de métro se referme sur moi comme le livre de ma courte vie que j'arpente mentalement, pour passer le temps je crois, ou pour essayer d'y dénicher le dénominateur commun de mes jours. Puis, il me prend soudain l'envie de relire L'attrape-coeurs de J.D. Salinger. Reclus dans sa forteresse depuis la parution de son chef-d'oeuvre, à l'abri des psychanalystes et des admirateurs, l'auteur s'est bâti un univers impénétrable tout comme il l'a fait pour Holden Caulfield, son double littéraire et le personnage central de son roman sans doute le plus populaire.

Populaire, en effet, surtout en raison de la censure imposée jusqu'à très récemment aux États-Unis. La majorité des «high school» refusaient de mettre au programme de littérature ce bijou de la sensibilité et des conflits intérieurs d'une jeunesse en quête d'identité, d'une raison de vivre. D'abord ignoré, voire dénigré, par l'intelligentsia littéraire américaine, mais surtout par des conservateurs religieux et moralistes endurcis, ce roman est désormais un des romans les plus étudiés chez notre voisin du sud. Sans compter que la controverse entourant la parution de ce livre a été provoquée uniquement par sa mise à l'in-

dex. En fait, outre un langage incisif et plutôt imagé qui ajoute considérablement à la construction psychologique du personnage, aucun élément ne justifie le retrait du roman des tablettes des librairies.

Drame psychologique cru, ce roman, dont l'action est tissée sur les états d'âme d'un adolescent en mal de vivre, permet aux (jeunes) lecteurs de se remettre en question. Sans proposer de solutions à la détresse provoquée par l'entrée dans le monde adulte, Salinger essaie de peindre la réalité intérieure d'un jeune homme désabusé par la vie, déchiré entre sa vie d'enfant imprégnée d'innocence et sa vie d'adulte... responsable! Dans un langage parfois brutal, parfois candide, mais toujours très coloré, Salinger ne s'est pas fait un point d'honneur d'être «politically correct», ne se souciant que d'exprimer les désillusions d'un garçon à l'aube de sa vie, mais déjà désenchanté.

Me promenais dans cette ville maussade qui me regardait d'un air triomphant, ayant réussi à m'asservir. Anonyme, je me suis sentie comme Holden. Seule avec le poids de la vie sur mes épaules. Puis je me suis rappelée qu'il existait. Que je n'avais qu'à me lover confortablement dans mon sofa et à m'abandonner à son univers, à lui, Holden Caulfield qui déambule dans une ville énorme qui l'ignore mais le rejette en même temps.

Après m'être laissée bercer par les malheurs d'un jeune homme triste comme les pierres, profondément fière d'exister et de pouvoir m'interroger sur le sens de la vie, je suis sortie de chez moi et j'ai affronté cette ville si méprisante. Et je m'y suis sentie mieux. L'attrape-coeur, J.D. Salinger ☉

L'attrape-coeur, de J.D. Salinger  
Édition Folio



## [actualités]

SIGNATURE DU PROTOCOLE DE BIOSÉCURITÉ

## Vive les OGM (régis)!

par sylvain larocque

Le ministre canadien de l'Environnement, David Anderson, l'avait décrite comme «la plus importante tentative jamais faite par la communauté internationale pour réconcilier des préoccupations environnementales et commerciales». Et malgré les nombreuses embûches, la conférence de Montréal sur la biosécurité se sera finalement avérée fructueuse. Samedi dernier, peu avant l'aube, le Protocole sur la biosécurité a été signé par les 600 délégués de 138 pays réunis en ville depuis une semaine.

«Je suis très heureux que nous en soyons venus à un protocole fort», a dit Anderson, qui avait déclaré plus tôt s'être senti «personnellement contraint par [son] mandat de négociation», c'est-à-dire la ligne dure adoptée par le Canada et le Groupe de Miami par le dossier.

Pour tout dire, tout le monde s'est montré très satisfait de la signature du traité, alors que les positions des lobbys de biotechnologie et des activistes environnementaux semblaient irréciliables aussi tard que... samedi à 4h00!

«Le protocole représente un progrès significatif pour la biotechnologie tout en protégeant la biodiversité», a déclaré Joyce Groote, présidente canadienne de la Global Industry Coalition, un groupe de pression de l'industrie biotechnologique.

La question des biens de consommation, comme la nourriture, avait été réglée en début de semaine: comme les semences, ils seraient couverts par un éventuel protocole, et non exclusivement par les règles vagues et pro-commerce de l'Organisation mondiale du commerce. Les biens de consommation représentent 90 p. cent du commerce des organismes génétiquement modifiés (OGM).

## Le principe de précaution

Les choses se sont corsées mercredi, quand près d'une cinquantaine de ministres de l'environnement sont arrivés à Montréal et que les pourparlers se sont tournés vers le «principe de précaution».

Endossé par tous les pays, sauf ceux du Groupe de Miami (Canada, États-Unis, Argentine, Australie, Chili et Uruguay), le principe de précaution permettrait aux États de refuser (d'importer, d'exporter, de produire, de commercialiser) les OGM qu'ils considéreraient, même sans avoir de preuve scientifique concluante, comme une menace à leur biodiversité, sans risquer de subir des sanctions commerciales de rétorsion.

Les pays du Groupe de Miami craignent qu'un principe de précaution puisse être invoqué pour contourner les accords commerciaux et protéger les producteurs nationaux d'une compétition extérieure plus productive.

Dans le Protocole qui a été signé, le principe de précaution n'est pas défini dans un article, mais sa portée est évoquée à quelques reprises dans

le document. Selon *La Presse*, citant M. Anderson, le Canada «refusait catégoriquement qu'une définition soit inscrite au traité, toutes les formulations proposées sonnant trop «imprécises» à [notre] oreille.»

Selon certains observateurs toutefois, cette définition est «la plus claire qui soit en droit international jusqu'à maintenant. C'est probablement pourquoi l'Union européenne et les pays en développement, qui y tenaient mordicus, l'ont acceptée, d'accord en cela avec les exigeants groupes environnementaux.

## «Peut contenir des OGM»

Comme l'a dit le président des négociations, le ministre colombien de l'environnement Juan Mayr, «chacun de nous devait céder sur quelque chose, c'est la base de toute négociation». C'est ainsi que l'Europe y est allée d'une concession majeure en acceptant que les cargaisons de vrac ne soient identifiées qu'au conditionnel avec des étiquettes du genre «peut contenir des OGM», plutôt qu'avec une identification claire comme «contient des OGM». Selon le Protocole, un étiquetage plus précis devra être négocié deux ans après sa ratification, qui pourrait prendre à elle seule deux ans.

Le Protocole obligera un exportateur à notifier un pays importateur avant d'expédier pour la première fois un type de semences transgéniques. Les «matières premières agricoles», comme les grains et les légumes, des produits aussi «vivants» que les semences, mais qui ne sont pas destinés à être introduits dans l'environnement, seront soumis à des règles moins strictes. Mais ils devront tout autant être annoncés, prévoit le Protocole, ce qui constitue un progrès important pour les verts.

Par contre, les produits pharmaceutiques sont exclus du Protocole. Mais le document mentionne que le principe de sécurité s'applique à la santé, «un domaine que le Canada aurait préféré laisser à l'Organisation mondiale de la santé», écrit encore *La Presse* en citant M. Anderson.

Les groupes écologistes, après les manifestations et le lobbying qu'ils ont fait pendant toute la semaine dernière, ne manqueront sûrement pas l'occasion de s'attribuer une partie du mérite de la signature du traité, comme ils le firent pour l'échec des négociations sur l'OMC à Seattle en décembre. Et ce même s'ils n'avaient

—du moins officiellement— aucun pouvoir dans les pourparlers, ni à Montréal, ni à Seattle.

## Les écolos crédibles

Il faut reconnaître que les groupes comme Greenpeace et les Amis de la Terre étaient particulièrement bien organisés, réagissant avec une vitesse surprenante aux nouvelles émanant des discussions et en s'appuyant sur des écrits scientifiques nombreux et crédibles, plutôt que sur la superstition plus ou moins fondée qui domine souvent les campagnes de peur des écologistes extrémistes.

Les lobbys de l'industrie, par contre, ont été remarquablement ternes dans leurs (rares) interventions, rapporte Mark Abley dans *The Gazette*, ce qui n'a pas aidé à dissiper la méfiance grandissante des consommateurs, attisée en bonne partie par les campagnes ciblées des groupes écologistes. Le président de Monsanto, une compagnie de biotechnologie, reconnaissait d'ailleurs à la fin de l'année dernière que les OGM avaient été très mauvais pour l'image de sa compagnie, son équipe de relations publiques (RP) n'ayant pu contrer les attaques des vers.

Pas étonnant qu'un professionnel des RP de Toronto, qui conseille «des joueurs majeurs de l'industrie des biotech», ait déclaré à *The Gazette* qu'il «[incitait] fortement ses clients à utiliser des femmes comme porte-parole, [parce qu'elles] ont plus de crédibilité auprès des gens qui font l'épicerie: d'autres femmes.»

Dans ce contexte, il y a fort à croire que les trois objectifs de Greenpeace à Montréal aient été atteints: obtenir un protocole fort, sensibiliser les consommateurs aux dangers potentiels des OGM qu'ils mangent peut-être déjà et «mettre au jour la relation étroite qui existe entre le gouvernement canadien et l'industrie des biotech».

À cet égard, Steve Shallhorn, le directeur de campagne de Greenpeace Canada, s'est insurgé: «Un délégué canadien a admis qu'ils [au gouvernement] prévoient un avenir dans lequel la nourriture régulière [sans OGM] sera vendue à prix fort dans les marchés favorisés, tandis que les masses devront manger de la nourriture modifiée génétiquement. Je pense, dit-il, que cela montre une arrogance incroyable envers le public qu'il est censé représenter.»

C'est une des nombreuses inconnues que le Protocole, qui doit être ratifié par au moins 50 pays pour être valide, ne résoud pas. Cela sans compter la question de son application pratique, qui s'annonce complexe à cause des formulations souvent ambiguës que comporte le document.

Mais le chemin parcouru est énorme, fruit de la solidarité indéfectible des pays qui ont tenu tête aux pays exportateurs d'OGM. Qui a dit que le climat de Seattle serait éphémère? ☺

## annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-es et employé-es de McGill (avec carte): \$4.75 par jour. \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$6.00 par jour. \$5.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS et TVQ). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAÎTRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

## OFFRES D'EMPLOI

**École des Maîtres**  
Cours de formation barman(aid) et serveur. Rabais étudiant, programme de placement. 849-2828

**\$5 EARN EXTRA \$5 TELEMARKETERS**  
WANTED Full or Part-time positions. Hourly wage and commission. 483-6817

## TRAITEMENT DE TEXTE

**Success To All Students**  
WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 31 years experience. \$1.25/D.S.P. (same day \$1.50) 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638.

## C O U R S

**Come and practice your French with francophones.** Bilingual Club. Half and half (450) 465-9128.

**Travel-Teach English.**  
5 day/40 hr OTT. Oct 13-17. TESOL teacher cert. course (or by corresp.) 1000's of jobs available. NOW. Free Info pack, toll free 1-888-270-2941.

## SERVICES OFFERTS

**Massage de relaxation musculaire** (serieux) Prix spécial 25\$ duree 1 heure 30m. Pour femme seulement, disponible 7 jours, possible service à domicile. 272-3513 Page 854-8987

**PUBLICITE**  
2000

Cette semaine

David

se prend pour un columnist

## Mensonges en OGM mineur

par david ferland-mccollough

Pendant que les grandes compagnies biotechnologiques, les gouvernements et les organisations économiques se livrent bataille, le grand public reste dans le noir quant à la vraie nature des organismes génétiquement modifiés (OGM) et aux enjeux reliés à ceux-ci.

Le public nord-américain a commencé à être sensibilisé en février 1998, deux ans après l'Europe, sur les risques des OGM. Les citoyens sont en grande majorité inquiets face à ces organismes (82 p. cent selon un sondage non-scientifique fait par TVA), et peu sont conscients des avantages et des vrais risques. Cela a pu être vérifié lundi dernier à l'émission *La Fin du Monde est à 7 heures* à TQS, alors que le journaliste Jean-René Dufort interrogeait des militants présents à la manifestation anti-OGM du 22 février. La plupart des manifestants avaient des difficultés à expliquer ce qu'est un gène, un OGM ou ce que signifie «biodiversité». D'autres montraient des peurs non-fondées, justifiant selon eux un moratoire sur les OGM. Exemple frappant, une dame interrogée ne voulait pas de gènes de poissons dans ses fraises car elle craignait l'émergence d'un organisme chimère mi-fraise, mi-poisson! On oublie qu'un organisme doté d'un gène d'une autre espèce va seulement acquérir une propriété quelconque (par exemple la résistance de la fraise au froid), et l'on joue sur la peur des gens en présentant des créatures mutantes et hideuses. Et viva la mascotte de maïs aux yeux rouges et aux crocs de vampire et les papillons humains de Greenpeace!

Une autre manifestation se déclarait contre la production de «graines stériles commercialisées par les grosses compagnies», faisant sans doute référence au «gène terminator» de la compagnie Monsanto. On se rappelle que Monsanto avait proposé la «création» d'un gène rendant stérile à la deuxième génération les semences transgéniques vendues aux agriculteurs, qui auraient dû se réapprovisionner chez Monsanto les années suivantes. Il faut noter que le gène affectuellement nommé «terminator» par un tabloïd britannique n'a jamais vu le jour et que la recherche n'avait même pas débuté lorsque plusieurs médias d'Angleterre ont convaincu le public que ce gène existait déjà. Et Monsanto de devenir le «gros méchant» de l'histoire.

Vivement les fausses informations. Sur la page web «Des OGM dans mon assiette, non merci», on peut retrouver plusieurs sources d'informations soutenant des arguments contre les OGM (ces sources proviennent principalement de groupes environnementaux tel Greenpeace) et même une liste d'aliments transgéniques qu'on retrouve dans les épiceries du Québec. En entrevue téléphonique, Mme Colette Tremblay, webmestre du site, dit avoir consulté cette page «pour donner aux gens les moyens de montrer leur désaccord et de manifester contre les OGM». Elle dit encore qu'elle est contre les OGM «parce que les OGM peuvent causer de la pollution génétique irréversible, de nouvelles allergies alimentaires et l'affaiblissement du système immunitaire comme l'a démontré le Dr. Pusztai».

Madame Tremblay ne semblait pas savoir que le Dr. Pusztai avait justement été renvoyé de son poste après ces allégations, considérées comme fausses, qu'il avait déjà été accusé de fraude scientifique et que l'avis de l'équipe internationale de 21 chercheurs appuyant ses résultats avait été commandé par l'organisation Les Amis de la Terre, organisation dont Mme Tremblay est sympathisante. De quoi donner à réfléchir sur l'objectivité et la véracité de tous les faits dans l'affaire des OGM. ☺





## CONCERT SUR SCÈNE **du Maurier**

ROCK ET  
DANSE MODERNE.  
HIP-HOP ET  
CINÉMA. MUSIQUE  
ALTERNATIVE OU POP,  
CIRQUE THÉÂTRAL,  
BALLET,  
ARTISTES DE LA RUE...

Concert sur scène du Maurier mélange le tout et vous réserve des moments d'étonnement absolu. De l'originalité, du talent et des performances stupéfiantes !

Le 25 mars, les très populaires groupes **The Tea Party** et **Big Sugar** se mélangent à un ensemble de cuivres, des danseurs contemporains, des arts visuels et d'autres créateurs innovateurs.

Pour en savoir davantage et pour courir la chance de gagner un weekend et des billets pour le super spectacle à Whistler en Colombie-Britannique, composez sans frais le 1 877 8STAGE8 (vous devez être un fumeur âgé d'au moins 19 ans pour participer).

*Mélange de talents inattendu. Étonnement absolu.*